

Benoît CASTELNÉRAC et Jérémie HÉBRARD

GALIEN, *SUR LE MEILLEUR ENSEIGNEMENT*
(*DE OPTIMA DOCTRINA*), INTRODUCTION,
TRADUCTION ET NOTES

RÉSUMÉ. – Nous offrons ici la première traduction en français de l’opuscule intitulé *De optima doctrina* de Galien, qui développe son opinion « sur le meilleur enseignement ». La traduction est précédée d’une introduction sur le contexte de rédaction de ce texte, notamment sur les rapports de Galien avec le scepticisme en général et Favorinus d’Arles en particulier. Quoique difficile à classer autant à partir de sa datation que de sa forme, ce « traité » donne cependant des renseignements clairs sur les critiques de Galien à l’endroit des « Platoniciens » et des « Pyrrhoniens ».

ABSTRACT. – This is the first French translation of Galen’s *De optima doctrina*, which articulates his view “On the Best Teaching”. The translation is preceded by an introduction on the context in which this text was written, especially on the relationship of Galen towards scepticism in general and Favorinus of Arles in particular. Although it is hard to characterize this “treatise” in terms of its date of redaction and its form, nonetheless it yields clear information on Galen’s critiques with regards to the “Platonists” and the “Pyrrhonists”.

Nous offrons ici la première traduction en français de l’opuscule intitulé *De optima doctrina* de Galien, qui développe son opinion « sur le meilleur enseignement ». Le lecteur trouvera tout d’abord une présentation schématique de l’argumentation de Galien. Suivra une interprétation plus détaillée du texte selon ses différents aspects, notamment : sa forme (p. 465) ; son dédicataire (p. 467) ; sa datation (p. 468) ; Favorinus d’Arles (p. 470) ; les informations qu’il donne sur la position de Galien par rapport au scepticisme (p. 474) et sur ce qu’il identifiait comme critère de la connaissance en réponse aux différentes écoles (p. 476). La traduction est précédée d’une section sur l’histoire du texte et ses différentes éditions (p. 481).

Synthèse de l'argumentation

La majeure partie de l'opuscule (pp. 483-488 ; *i.e.* les trois premières sections), est employée à réfuter le prétendu enseignement de Favorinus, qui n'est pourtant « pas même le début d'un enseignement »¹.

Pour corriger l'opinion de Favorinus sur « le meilleur enseignement », Galien compare son approche à celle de ses prédécesseurs, les Académiciens plus anciens. Quoiqu'il ne les approuve pas, Galien est forcé de reconnaître qu'ils adoptent une attitude qui a au moins le mérite de rester cohérente. L'argumentation *pro* et *contra* des anciens Académiciens les conduit à l'équipollence et entraîne la suspension du jugement, car en l'absence d'un critère du savoir fourni à l'homme par la nature, il est impossible de se ranger d'un côté plutôt que de l'autre d'un argument.

Favorinus, qui figure au rang des Académiciens les plus récents, ne fait regrettamment pas preuve de la même réserve que ses prédécesseurs. Galien le taxe d'incohérence, car il n'apporte aucune réponse claire à la question de l'existence d'un critère naturel, même si dans son traité *Sur l'approche académicienne* ou *Plutarque*, il suggère selon Galien qu'il est possible de connaître avec certitude. Aux yeux de Galien, Favorinus est tout bonnement inconséquent en agissant de la sorte, et ce qui est pire, il ne tente même pas de fournir des solutions aux problèmes posés par ses prédécesseurs. Le raisonnement du médecin s'achève sur le constat suivant : les Académiciens n'ont pour ainsi dire rien d'autre à enseigner que la suspension du jugement et, sur ces questions, chacun se tournera vers une autre école de pensée plutôt que de s'en remettre à eux.

Galien met donc le penseur d'Arles devant une alternative : ou bien il possède une méthode qui permettra de choisir les discours les plus vrais, ou bien il n'en a pas, auquel cas la seule attitude conséquente consiste à s'enfermer dans la suspension du jugement. En tant qu'anatomiste et physicien, c'est évidemment en faveur de la première alternative que milite Galien (sur Favorinus et les objections que Galien lui fait, voir plus en détail ci-dessous, p. 470).

S'amorce alors le versant protreptique de notre texte développé dans les deux dernières sections du traité, (p. 488 *sq.*)². Pour donner suite à son rejet de l'enseignement de Favorinus, Galien propose à son lecteur de reprendre depuis le début l'examen des autres enseignements. Cela éclaircit l'irruption quelque peu inopinée des « sophistes » dans le texte,

¹ *De optima doctrina* 4 (Bar. CMG V 1,1 p. 102 = Kühn I. 48) ; ici, p. 488.

² Cet exercice s'inscrit dans une lignée bien établie, avec, pour proches parents, plusieurs des *Epistulae morales ad Lucilium* de Sénèque ou encore le *De audiendis* de Plutarque.

jusqu'ici négligée par la littérature savante. Qu'il n'y a aucun critère naturel, dit Galien, pas même les sophistes ne vont jusqu'à l'enseigner³. De ce point de vue, leur enseignement, même s'il n'est pas recommandable, demeure préférable à celui des Académiciens qui ne peuvent rien affirmer sur rien. En tant que médecin, Galien ne peut se priver des observations empiriques. Il trouve ainsi un dénominateur commun que tous partagent, à l'exception éloquente des Académiciens, de Favorinus (à part dans le *Plutarque*) et des Pyrrhoniens : la possibilité d'identifier des critères positifs de la connaissance, et il s'en sert de tremplin afin d'inviter le lecteur à venir apprendre sous son égide.

La proposition pédagogique de Galien, de nature plutôt générale au reste, n'en est pas moins élégante. L'élève apprendra une méthode de recherche en deux parties. La première consiste à se doter d'*outils* analogues à ceux qu'on utilise pour trouver des résultats dans les métiers techniques. La seconde se compose de *critères* pour juger des résultats qui ont été découverts. En définitive, la méthode offerte par Galien permet de valider les choses en apparence évidentes, mais qui nécessitent d'être confirmées au moyen de critères. Il s'agit d'une méthode « de démonstration », au sens où elle sert à produire des démonstrations, mais également à les évaluer.

Malheureusement, le traité ne pénètre pas en détail dans l'épistémologie galénique. La seule allusion constructive à la méthode des démonstrations concerne leur composition. Une bonne démonstration est un « agencement » (le verbe utilisé est *συγκείσθαι*) des éléments offerts par les outils et les critères naturels, mais le lecteur est alors redirigé vers le volumineux *De la démonstration* (en quinze « livres »), aujourd'hui perdu⁴. Le texte se conclut par une analogie, empruntée à la *République* de Platon : le rôle de l'enseignant est de diriger la pensée de l'élève vers plus de clarté, et non pas d'ébranler sa confiance dans les critères du savoir.

La forme du *De optima*

En plus des traités proprement dits, la variété des écrits philosophiques de Galien comprend des synopsis, des commentaires de textes, des lettres, des dialogues, des biographies et des diatribes⁵. Les fonctions de ces écrits pouvaient être tout aussi variées : certains sont protreptiques,

³ Voir la note 82 sur l'identité de ces sophistes.

⁴ Sur la perte du *De la démonstration* et les fragments restants, voir la note de V. Boudon-Millot dans le *De ordine librorum suorum* (Boudon-Millot 91, I. 12 = Kühn XIX 53).

⁵ Curtis, Todd, « Genre and Galen's Philosophical Discourses », dans P. Adamson, R. Hansberger et J. Wilberding (éd.), *Philosophical themes in Galen*, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014, pp. 39-40.

d'autres offrent de conseiller sur les meilleures manières d'atteindre la vertu, d'autres encore, sous la forme d'enquête dialectique, répondent à certaines interrogations que pouvait se poser le lecteur⁶. À ces distinctions s'ajoute celle introduite par Galien entre les traités qu'il écrivait à la demande de ses amis ou pour lui-même, et ceux qu'il destinait au public. Tandis que ses premiers écrits étaient destinés uniquement à ses amis ou à des fins personnelles, voyant qu'ils s'étaient retrouvés dans les mains d'un public qui pouvait mésinterpréter ses propos, il se résolut à écrire en vue de publier, tout en continuant de satisfaire aux commandes de ses proches⁷.

Le *De optima* s'approche davantage d'un texte « privé » que public, bien qu'il n'y ait aucun moyen d'être sûr des circonstances exactes de sa production. Il n'est pas rare que Galien commence un écrit en nommant le dédicataire. Comme ce n'est pas le cas avec ce texte, on pourrait avoir l'impression qu'il s'agit d'un ouvrage public ; en particulier, dès la première ligne, dirigé contre Favorinus d'Arles et son enseignement⁸. Pourtant, la facture dense et abrupte de l'argumentation est signe que ce texte n'était pas destiné au public en général⁹. Le ton personnel qu'emploie Galien à l'endroit de son lecteur est de surcroît évident¹⁰, particulièrement vers la fin du texte, où il le tutoie. Il affirme pouvoir lui procurer, au moyen de l'enseignement, rien de moins que la méthode pour bâtir des démonstrations vraies et juger de celles produites par d'autres. Ce « traité » est donc une lettre, anonyme pour nous, qui tient du protreptique, de la diatribe et de l'exposé schématique.

⁶ *Ibid.* p. 54.

⁷ Galien, *De libris propriis* 6 (Boudon-Millot 160, IX. 7 = Kühn XIX. 35).

⁸ La plupart des avis vont dans ce sens. Les attaques contre Favorinus s'étendaient d'ailleurs au-delà de ce seul traité. Dans *Sur ses propres livres*, le *Du meilleur enseignement* est recensé au côté d'un second ouvrage, le *Pour Épictète, contre Favorinus*, aujourd'hui perdu. Voir plus bas l'essai de datation basé sur l'idée que le *De optima* serait un ouvrage public.

⁹ Le témoignage de Galien nous renseigne d'ailleurs sur le recours assez fréquent à des sténographes dans l'écriture des traités. Dans le *Sur ses propres livres*, il écrit : « Un de mes amis qui ne pouvait supporter Martialos, me demanda de dicter mes paroles à la personne qu'il m'enverrait et qui était entraînée à prendre des notes en sténographies. » *De libris propriis* 1 (Boudon-Millot 139, I. 12 = Kühn XIX. 14), tr. Boudon-Millot. L'aspect elliptique pourrait s'expliquer par le recours à un sténographe qui rendait certainement les coupures et les répétitions plus fréquentes. Ailleurs, Galien justifie l'aspect condensé ou les raccourcis de certains de ces écrits qui n'étaient pas voués à la publication en fonction de la compétence et de l'usage qu'en feraient les personnes à qui ils étaient destinés, *De libris propriis*, prologue (Boudon-Millot 136, Prol. 9, = Kühn XIX. 10).

¹⁰ Il s'adresse au lecteur par le pronom personnel « tu » (cf. §4, pp. 489-490). La plupart des traductions modernes traduisent par « vous », ce qui nous semble masquer l'aspect intime du texte.

Dédicataire

Pour qui Galien écrit-il ce traité ? S'il se limitait à sa partie polémique, on en conclurait qu'il s'agissait tout simplement d'un pamphlet contre l'approche sceptique de Favorinus d'Arles. Les passages où Galien fait miroiter à son lecteur de quoi se compose le meilleur enseignement empêchent toutefois de se satisfaire de cette conclusion. On ne sait pas à qui s'adresse cette lettre puisque le récipiendaire n'est pas nommé, mais il s'agit manifestement d'un traité impliquant un jeu à trois personnes : les Académiciens, le destinataire du traité et Galien. L'objectif du médecin de Pergame est clair, détourner cet individu de l'enseignement de Favorinus et l'attirer vers le sien. On ne saurait d'ailleurs passer sous silence le parallèle qu'évoque ce passage avec les propos de Galien concernant son *Sur la meilleure école*, dans lequel il défend que celui qui veut juger des doctrines des écoles doit préalablement s'instruire à la méthode de la démonstration¹¹. C'est une promesse qu'il fait au destinataire du *De optima* : lui apprendre comment élaborer des raisonnements justes et juger ceux produits par d'autres¹². Une question inverse à celle déjà posée se profile : que vient faire l'aspect polémique dans un traité protreptique ? Pourquoi Galien se soucie-t-il autant de miner la cohérence du scepticisme de Favorinus si son objectif est uniquement de rallier à son enseignement le destinataire de son traité ?

L'hypothèse nous apparaissant la plus plausible est que l'individu à qui s'adresse le traité s'était dangereusement approché du scepticisme académique, ce qui suppose que le scepticisme académique continuait d'exercer une influence sur la philosophie au cours de la période post-hellénistique¹³. Cela ne donne aucun renseignement sur cette personne,

¹¹ Galien, *De ordine librorum suorum* (Boudon-Millot 88-9, I. 2-7 = Kühn XIX 50-51), tr. Boudon-Millot. « [P]armi les médecins et les philosophes, l'un tiendra l'autre en admiration, non pas pour avoir suivi son enseignement, ni s'être exercé à la science de la démonstration qui lui permettrait de distinguer les faux discours des vrais, mais pour certains, c'est parce leurs pères étaient empiriques, dogmatiques ou méthodiques [...]. De même, parmi les membres des écoles de philosophie, l'un pour une cause, et l'autre pour une autre, s'est fait platonicien, péripatéticien, stoïcien ou épicurien [...]. Je fus cependant contraint pour les raisons que j'ai dites à écrire encore un livre *Sur la meilleure école* (περὶ τῆς ἀρίστης αἰρέσεως), qui ne ressemblât pas à ce qu'écrivent beaucoup des médecins et des philosophes qui ont précédé quand ils font nommément l'éloge de leur propre école, mais où j'indique la voie unique qu'il conviendrait de suivre pour constituer une école qui soit la meilleure, aussi bien au regard de la médecine que de la philosophie ou tout autre art. Il y est montré ce que je disais un peu plus haut à savoir qu'il faut qu'ait tout d'abord été instruit de la méthode de la démonstration celui qui veut être un juge impartial entre les écoles. » Le traité *Sur la meilleure école* mentionné par Galien est aujourd'hui perdu.

¹² *De optima doctrina* 4 (Bar. CMG V 1,1 p. 104 = Kühn I. 49-50) ; ici p. 490.

¹³ À ce propos, voir le chapitre 5 : « Favorinus, Epictetus and the Plutarchean Legacy » dans J. Opsomer, *In Search for the Truth: Academic Tendencies in Middle Platonism*,

mais la situation est analogue à celle que Galien avait vécue dans sa jeunesse. Il raconte que, confronté aux échecs de ses maîtres de logique, il serait tombé dans le doute pyrrhonien si n'avaient été les vérités évidentes de l'arithmétique et de la géométrie, et de leurs applications pratiques¹⁴.

Date de composition

Parmi les commentateurs contemporains, aucun ne s'est risqué à offrir une date de rédaction précise du *De optima*. Dans son édition du texte¹⁵, A. Brinkmann, cité par Barigazzi, propose de situer la rédaction du traité entre 162 et 166.

Cette datation est établie sur la base de conjectures au mieux plausibles, où s'entrelacent des considérations plus ou moins arbitraires auxquelles notre incertitude nous force à recourir. La rédaction de notre « traité » coïnciderait, d'après Brinkmann, avec le premier séjour de Galien à Rome, entre 162 et 166. Cette suggestion est motivée par un propos autobiographique de Galien, qui, évoquant son second séjour romain après avoir été rappelé par les deux empereurs Marc Aurèle et Lucius Vérus au printemps 169, écrit « [J]'étais encore jeune quand je m'adonnai à cette pratique [de réfuter publiquement ses adversaires] : j'étais dans ma trente-quatrième année. Mais à partir de cette époque-là, je me fixai de ne plus enseigner en public, ni de faire de démonstrations »¹⁶. Ici, le texte grec est sujet à deux interprétations comme le relève V. Boudon-Millot. Ou bien Galien commente son premier séjour à Rome, ce qui voudrait dire que dès l'âge de 33 ans, approximativement en 162, il aurait cessé cette pratique, ou bien ce n'est qu'à partir de 169 qu'il aurait interrompu ses démonstrations publiques¹⁷.

La seconde hypothèse, sans doute plus plausible d'après Boudon-Millot, nous obligerait à corriger la datation de Brinkmann en proposant plutôt 162-169, si, comme le pense ce dernier, le *De optima* s'inscrit dans

Verhandelingen van de Koninklijke Academie Voor Wetenschappen, Letteren En Schone Kunsten van België, Klasse Der Letteren ; Jaarg. 60, Nr. 163. Brussel: Paleis der Academiën Hertogsstraat I, 1998, pp. 213-240.

¹⁴ Galien, *De libris propriis* 11 (Boudon-Millot 164, XIV. 4 = Kühn XIX. 39-40).

¹⁵ Édition que nous n'avons pas pu consulter, car l'accès au texte reste difficile. Les raisons qui motivent cette datation nous sont connues à travers la préface de l'édition de A. Barigazzi qui paraphrase vraisemblablement Brinkmann (pp. 20-21).

¹⁶ Galien, *De libris propriis* 1 (Boudon-Millot, 139, I. 14 = Kühn XIX. 15) tr. Boudon-Millot.

¹⁷ Pour une interprétation plus complète de ce passage, voir la note détaillée de Boudon-Millot, *De libris propriis* (188-189, n. 5.) qui mentionne que Galien, même au cours de son second séjour, cédait encore aux pressions de ses amis et pouvait parfois renouer avec son habitude de parler en public.

le registre des œuvres publiques de Galien. Pourquoi Brinkmann insiste-t-il spécifiquement pour situer la rédaction du traité au cours du premier séjour romain ? Il est tentant de croire que Galien rédige ce pamphlet à l'usage de la jeunesse romaine, au moment où Favorinus se trouvait au sommet de sa notoriété et afin de limiter son influence grandissante ; donc Galien l'aurait composé alors qu'il était à Rome, vraisemblablement au cours de son premier séjour. Les raisons qu'avance Brinkmann pour conforter son hypothèse se fondent sur une série de suppositions qui forment une solution tentante, quoique impossible à confirmer.

Le *De optima* contient deux indices intratextuels qu'il est nécessaire de prendre en compte. Le premier nous vient d'une référence de Galien. À l'issue du traité, il invite son lecteur à se référer à son traité *De la démonstration*¹⁸, qui aurait été rédigé avant sa première installation à Rome en 162¹⁹. Le second indice nous vient de la formule suivante, employée par Galien au fil de la discussion : « il me ferait plaisir de demander à Favorinus, s'il était présent... »²⁰. Selon D. Béguin, qui suit Th. Glouston²¹, le εἶπερ ἦν qui se trouve dans le manuscrit dissimulerait un εἰ περιῆν. Le passage se lirait alors comme suit « il me ferait plaisir de demander à Favorinus, s'il était vivant ». Indépendamment des propos de Galien, on sait que Favorinus a vécu jusqu'en 160²². En suivant la correction en « εἰ περιῆν », il serait justifié de situer le traité

¹⁸ *De optima doctrina* 5 (Bar. CMG V 1,1 p. 106 = Kühn I. 52) ; ici, p. 491. Dans le *De libris propriis* 12 (Boudon-Millot 168, XIV, 21 = Kühn XIX. 44), Galien mentionne également le *Du meilleur enseignement contre Favorinus* parmi les ouvrages qui furent rédigés à la suite du *De la démonstration*

¹⁹ Boudon-Millot, « Introduction générale... », p. 220 n. 1.

²⁰ *De optima doctrina* 3 (Bar. CMG V 1,1 p. 98 = Kühn I. 45) ; ici, p. 486.

²¹ Cette édition mystérieuse de Théodore Glouston fut publiée à titre posthume par Thomas Gataker. Au sujet de cette édition, on pourra consulter les textes suivants ; D. Béguin, « L'édition Goulston et les prétendus manuscrits perdus de Galien. », *Revue d'histoire des textes* 19, pp. 341-349 ; V. Nutton, « The Galenic Codices of Theodore Goulston », *Revue d'histoire des textes* 22, 1992, pp. 259-268 ; M. Koźluk, J. P. Pittion, « Une mystérieuse édition de Galien : les Opuscula varia édités par Théodore Goulston et Thomas Gataker (Londres, 1640) », *Revue d'histoire des Textes* 5, 2010, pp. 295-306. Cette édition a alimenté la curiosité des éditeurs contemporains du fait que Goulston mentionne qu'il a collationné quatre manuscrits inconnus, le *codex Adelphi*, le *codex Londinensis*, le *codex Regius* et le *codex Venetus*, mais elle s'est rapidement révélée n'être qu'une fausse piste. L'hypothèse de Béguin voulant que ces codices ne sont probablement que des imprimés annotés plutôt que de véritables « manuscrits » s'est vue appuyée par deux fois. Certains éléments découverts pas V. Nutton donnent à penser que le *codex Adelphi* n'est rien d'autre qu'un exemplaire annoté de l'édition bâloise de 1538 ayant appartenu à Johann Bruder (Béguin, p. 348). V. Nutton, *op. cit.*, a semblablement identifié que le *codex Londinensis* n'était autre qu'un exemplaire généreusement annoté des *Opera omnia*, conservé à la bibliothèque d'Eton College et qui avait appartenu à John Caius.

²² E. Amato, « L'éclectique », dans E. Amato et Y. Julien (éd.), *Favorinos d'Arles : Œuvres*, Tome 1. *Introduction générale. Témoignage. Discours aux Corinthiens sur la Fortune*, édité par Eugenio Amato et Yvette Julien. Paris, Les Belles Lettres, 2005, pp. 167-176.

après la mort de Favorinus, confirmant ainsi une date de composition ultérieure à 160. Le *Du meilleur enseignement* est par ailleurs mentionné dans le *Sur ses propres livres*²³, rédigé entre 195 et 205²⁴.

Nous expliquerons brièvement les raisons qui pourraient aller à l'encontre de la datation de Brinkmann, et ce même si sa conjecture nous paraît plausible. D'abord, la déclaration de Galien voulant qu'il ait cessé d'enseigner en public ou de faire des démonstrations paraît curieuse, ne serait-ce qu'en regard des nombreuses expérimentations qu'il recense dans une variété d'ouvrage. Comme le souligne Boudon-Millot, Galien n'a sans doute pas cessé tout enseignement et toute démonstration publique dès 169, mais se serait surtout gardé d'alimenter les polémiques que suscitaient ses démonstrations plus spectaculaires et qui l'avaient conduit à jouir d'une notoriété parmi ses confrères²⁵. Par ailleurs, tout indique que les propos de Galien concernent spécifiquement les écrits qu'il réservait au public, ce qui, comme nous l'avons dit, n'est pas aussi clair qu'on pourrait le croire pour le *De optima*, qui semble avoir un destinataire particulier, quoique anonyme. Enfin, il peut paraître étrange de supposer que Galien cherche à détourner son lecteur de l'enseignement de Favorinus si celui-ci était mort au moment de la rédaction. Sans ignorer la renommée que ce dernier avait acquise, il ne va pas de soi, comme semble le penser Brinkmann, qu'après sa mort Favorinus aurait connu un succès posthume.

En résumé, la datation la plus prudente donnerait un intervalle peu informatif de plus ou moins 45 ans entre le moment le plus tôt où l'opuscule aurait pu être écrit, soit après la rédaction du *De la démonstration* et alors que Favorinus était toujours en vie, et celui plus tardif où le *De optima doctrina* devait sans doute avoir déjà été rédigé, avant le *Sur ses propres livres*, composé entre 195-205.

Favorinus d'Arles

La cible contre laquelle Galien polémique est Favorinus d'Arles. Celui-ci a vécu entre l'an 80 et l'an 160 de notre ère, et était donc un contemporain de Galien, quoique son aîné. La *Souda* le décrit comme un polymathe davantage intéressé par la rhétorique que par la philosophie, tandis que Philostrate le désigne comme un philosophe qui était souvent confondu avec un sophiste en raison de son éloquence²⁶. Mis

²³ Galien, *De libris propriis* 12 (Boudon-Millot 168, XIV, 21 = Kühn XIX. 44).

²⁴ Boudon-Millot, *op. cit.*, p. 8-9.

²⁵ Boudon-Millot, *op. cit.*, p. 188-189, n.5.

²⁶ C. Lévy, « Middle Platonism and Skepticism: Plutarch and Favorinus », dans D. E. Machuca (éd.), *Skepticism: from antiquity to the present*, London ; New York, Bloomsbury Academic, 2018, p. 120.

à part les titres de ses nombreux traités, nous ne possédons que trois opuscules, dont deux sont des oraisons, ainsi que quelques fragments qui nous renseignent assez peu sur sa pensée philosophique. Nous savons également qu'il était l'élève ainsi que l'ami du célèbre Plutarque de Chéronée. Ce dernier lui a dédié une lettre sur l'amitié, aujourd'hui perdue²⁷, ainsi qu'un court traité, le *de Primo frigido*.

Il n'apparaît pas inutile de faire quelques brèves remarques sur ce traité, que Plutarque conclut par cette déclaration aux accents sceptiques :

compare cela, Favorinus, avec ce que d'autres ont dit, et si cela ne manque pas d'être plausible tout en ne dépassant pas de beaucoup le plausible (τῆ πιθανότητι), il faut dire adieu aux doctrines (τάς δόξας), en pensant qu'il est plus philosophique comme attitude de suspendre son jugement devant les choses non évidentes plutôt que de prendre parti (τὸ ἐπέχειν ἐν τοῖς ἀδήλοις τοῦ συγκατατίθεσθαι φιλοσοφώτερον).²⁸

Sans aucun doute Plutarque ne voyait pas d'un œil entièrement défavorable la branche sceptique de l'Académie, qu'il considérait être en accord avec l'esprit zététique des dialogues platoniciens, et ce passage ne fait que renforcer cette idée²⁹. Comme mentionné plus haut, Favorinus

²⁷ Catalogue de Lamprias 132.

²⁸ Plutarque, *Moralia*, 955c (*De primo frigido*). On trouvera une traduction anglaise de ce passage dans la collection Loeb (n° 406) : « Compare these statements, Favorinus, with the pronouncement of others: and if these notions of mine are neither less probable nor much more plausible than those of others, say farewell to dogma, being convinced as you are that it is more philosophic to suspend judgment when the truth is obscure than to take sides. » (tr. H. Cherniss et W. C. Humboldt, 1957).

²⁹ Le traité 63 du catalogue de Lamprias mentionne un traité intitulé Περὶ τοῦ μίαν εἶναι ἀπὸ τοῦ Πλάτωνος Ἀκαδημείαν. En revanche, la question de savoir comment Plutarque s'y prend pour réconcilier le virage sceptique de l'Académie hellénistique avec son obédience pour les fragments plus dogmatiques de la pensée platonicienne demeure sujette à controverse. Sur ce débat, voir notamment l'interprétation fidéiste de D. Babut (« Du scepticisme au dépassement de la raison : philosophie et foi religieuse chez Plutarque », MOM Éditions 24 (1), 1994, pp. 549-581 ; D. Babut, « L'unité de l'Académie selon Plutarque. Notes en marge d'un débat ancien et toujours actuel », dans M. Bonazzi, C. Lévy et C. Steel (éd.), *A Platonic Pythagoras. Platonism and Pythagoreanism in the Imperial Age*, Turnhout, Brepols, 2007, pp. 63-98) contre l'interprétation du « scepticisme métaphysique » défendu par P. L. Donini (« Lo scetticismo academico, Aristotele e l'unità della tradizione platonica secondo Plutarco », dans G. Cambiano (éd.), *Storiograia e dossograia nella filosofia antica*, Turin, Tirrenia Stampatori, 1986, 203-22). Sur ce débat, voir M. Bonazzi « Plutarch on the Difference Between the Pyrrhonists and the Academics », dans B. Inwood (éd.), *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 43, New York, Oxford University Press, 2013, 271-298 ; M. Bonazzi, « Le platonisme de Plutarque de Chéronée entre scepticisme, théologie et métaphysique », dans A.-I. Bouton-Touboullic, C. Lévy (éd.), *Scepticisme et religion*, Turnhout, Brepols, 2016, pp. 75-88. On pourra également consulter F. Frazier, « Philosophie et religion dans la pensée de Plutarque : Quelques réflexions autour des emplois du mot πίστις », *Études platoniciennes* 5, 2008, pp. 41-61 pour une critique de l'interprétation fidéiste.

a lui aussi dédié à son maître l'une de ses œuvres, *Sur l'approche académicienne*, également intitulée *Plutarque* mentionnée explicitement par Galien (p. 483). À ce propos, le lien entre l'élève et le maître se profile assez clairement. Qu'on emprunte le terme « d'éclectique » pour désigner Favorinus, ce philosophe énigmatique aux intérêts multiples³⁰, ou qu'on partage l'interprétation d'un Favorinus s'inscrivant dans la lignée « platonocentrique » comme le suggère Lévy³¹, il ne fait presque aucun doute que c'est par leur intérêt commun pour l'Académie, et plus particulièrement l'Académie hellénistique que convergent la pensée de Favorinus et celle de Plutarque. Cet intérêt commun est d'ailleurs corroboré par une brève remarque du personnage de Favorinus dans *Les nuits attiques*, qui, interrogé sur le bien-fondé de la loi des Douze Tables, offre la réponse suivante : « Ne me demande pas, dit Favorinus, quel est mon jugement, car tu sais qu'en raison de l'enseignement de l'école (*sectae*) que je pratique, j'ai l'habitude de rechercher (*inquirere*) plutôt que de trancher (*decernere*). »³²

L'identité de l'école mentionnée par Favorinus demeure, à notre connaissance, impossible à établir avec précision. Aux yeux d'Yvette Julien, c'est de la Nouvelle Académie dont il est question dans ce passage, quoiqu'elle suggère qu'on aurait tort d'écarter prématurément la piste du relativisme d'Énésidème. Les travaux de Glucker ont fortement remis en cause l'existence d'une Académie en tant qu'institution d'enseignement après Philon de Larissa et il y a fort à parier que « l'école » (*secta*) dont il est question ici doit être comprise au sens large du terme, c'est-à-dire en tant qu'appartenance à une « tradition philosophique ». Est-elle strictement académicienne dans le cas de Favorinus³³?

Cette remarque d'Aulu-Gelle, à notre avis, gagne à être lue en parallèle avec un second passage des *Nuits attiques* où il écrit que :

Ceux que nous nommons philosophes pyrrhoniens sont appelés en grec du nom de sceptiques (σκεπτικοί). Cela signifie à peu près “qui cherchent” et “qui examinent”. Ils sont toujours à chercher et à examiner ce qu'il peut y avoir au monde à propos de quoi il soit possible de trancher et d'établir.

Puis l'auteur met en parallèle cette attitude avec celle des Académiciens :

Mais c'est une vieille question traitée par de nombreux écrivains grecs que de savoir s'il y a une différence entre les philosophes pyrrhoniens et les Académiques et quelle est son importance. Ils sont dits en effets les uns et les autres

³⁰ E. Amato, *op. cit.*, pp. 167-176.

³¹ C. Lévy, *op. cit.*, pp. 114-124.

³² Aulu-Gelle. *Noctes Atticae*, XX 1, 9 (Y. Julien 147-148).

³³ J. Glucker, *Antiochus and the late Academy*. Hypomnemata 56, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1978, pp. 291-292.

sceptiques (qui examinent), éphectiques (qui suspendent leur jugement), aporetiques (qui doutent) puisque, les uns et les autres, ils n'affirment rien et pensent que rien ne peut être appréhendé³⁴.

Quant à la différence principale entre ces philosophes, Aulu-Gelle l'identifie ainsi :

Mais alors que les Pyrrhoniens aussi bien que les Académiques disent cela de façon analogue, on a cependant jugé qu'ils différaient sur certains points et en particulier parce que les Académiques du moins appréhendent pour ainsi dire cette proposition même que rien ne peut être appréhendé et décident pour ainsi dire que rien ne peut être décidé alors que les Pyrrhoniens disent qu'on ne peut tenir en aucune manière même cela pour vrai parce que rien ne peut être tenu pour vrai³⁵.

Ce passage crucial vient également confirmer l'intérêt de Favorinus pour le pyrrhonisme, auquel il aurait consacré un ouvrage intitulé les *Tropes pyrrhoniens* (Πυρρώνειοι τρόποι) en dix livres³⁶. Ce témoignage, sans nécessairement contredire celui de Galien qui n'hésite pas à ranger Favorinus au nombre des Académiciens, ajoute à la difficulté de saisir sa pensée en termes d'allégeances philosophiques.

En s'appuyant sur le traité de Galien, Ioppolo a tenté d'esquisser la position de Favorinus, qu'elle considère être plus proche du scepticisme académicien que du scepticisme pyrrhonien³⁷. Les observations de Galien sur l'incohérence de Favorinus nous indiquent que celui-ci aurait probablement tenté d'introduire une dose de faillibilisme épistémologique au sein d'une approche sceptique par l'intermédiaire de la notion de plausibilité (πιθανόν), réintroduisant à nouveaux frais la réponse de Carnéade à Antipater³⁸. Favorinus aurait donc soutenu qu'il lui « apparaît convaincant que rien ne soit appréhendable³⁹ ». En restreignant les limites de la connaissance aux frontières de ce qui lui

³⁴ L'idée qu'il s'agissait là d'une question répandue ne nous est pas étrangère. Plutarque a par exemple traité de la différence entre les Pyrrhoniens et Académiciens (Lamprias 64). En suivant l'interprétation proposée par M. Bonazzi (2013), *op. cit.*, il n'est pas impossible que Plutarque ait vu dans le Pyrrhonisme une dérive sceptique découlant d'une confiance aveugle en la sensation caractéristique de l'épicurisme. Poussé dans ses derniers retranchements, le Pyrrhonisme en arrive paradoxalement à détruire toute forme de confiance envers nos sens. Cette antipathie possible à l'endroit du Pyrrhonisme chez Plutarque ne semble avoir laissé aucune trace décelable chez Favorinus.

³⁵ Aulu-Gelle, *Noctes Atticae*, XI 5, 1-8 (Marache 7-8).

³⁶ Intérêt qui semble partagé, dans une certaine mesure, par Plutarque, auquel le catalogue de Lamprias n° 158 attribue également un ouvrage sur les dix tropes pyrrhoniennes (Περὶ τῶν Πύρρωνος δέκα τρόπων).

³⁷ J. Gucker, *op. cit.*, pp. 280-285 a infirmé une fois pour toutes l'hypothèse d'un Favorinus d'obédience pyrrhonienne.

³⁸ A.-M. Ioppolo « The Academic Position of Favorinus of Arelate », *Phronesis* 38 (2), 1993, p. 197.

³⁹ *De optima doctrina* 1 (Bar. CMG V 1,1 p. 92 = Kühn I. 41) ; ici, p. 483: ἀλλ' ἐν τούτῳ μὲν εἶρηκε πιθανὸν ἑαυτῷ φαίνεσθαι μηδὲν εἶναι καταληπτόν.

apparaît convaincant, il réhabilite une certaine forme de savoir, et évite ainsi de s'engager dans la voie difficile du dogmatisme paradoxal de certains sceptiques, qui soutiennent que rien n'est connaissable⁴⁰. Mais cela n'est qu'une hypothèse.

Galien et le scepticisme

Le rapport de Galien au scepticisme est unilatéral. Assez étrangement, malgré son agnosticisme raisonné et son attitude antidogmatique⁴¹, qui de nos jours sont étroitement associés à une attitude sceptique, le médecin de Pergame n'avait pas de sympathie pour ce courant de pensée. Sur le plan médical, même s'il apprécie les empiriques plus que les méthodistes, il n'hésite cependant pas à rapprocher les empiriques des sceptiques parce qu'ils souscrivent à l'hypothèse voulant que les facultés des médicaments soient inconnaissables⁴². Touchant la philosophie, le portrait reste sensiblement le même. Il suffit ici d'évoquer sa querelle mainte fois relatée avec Alexandre de Damas. Cette polémique, tout comme celle qui occupe le traité dont il est question ici, atteste du désaccord fondamental qu'entretient Galien avec le scepticisme⁴³. À l'occasion, il distingue parmi certaines postures dans la mouvance des sceptiques de son époque, qu'on pense par exemple à certains de ses propos qui suggèrent qu'au sein du mouvement pyrrhonien se côtoyaient des formes plus ou moins extrêmes de scepticisme⁴⁴.

⁴⁰ A.-M. Ioppolo, *op. cit.* p. 197. C'est notamment sur ce critère que Sextus s'appuie pour départager le scepticisme académicien du scepticisme pyrrhonien (PH, I. 226-230). C'est là une des raisons qui incite Sextus à voir chez Arcésilas les traces d'un scepticisme pyrrhonien (PH, I. 232 ; Cic. Acad. I. 45). Sur ce sujet, on pourra également consulter le texte de M. Burnyeat, « Antipater and self-refutation: elusive arguments in Cicero's Academia » dans B. Inwood et J. Mansfeld (éd.), *Assent and Argument : Studies in Cicero's Academic Books*, Brill, 1997, pp. 277-310.

⁴¹ Par exemple *De propriis placitis* (Nutton CMG V 3,2 p. 59) et V. Boudon-Millot et A. Pietrobelli, « Galien ressuscité : édition princeps du texte grec du *De propriis placitis* », *Revue des Etudes Grecques* 118, 2005, 1, pp. 168-213.

⁴² Galien, *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus* I, 1 (Petit I. 5, = Kühn XI. 381).

⁴³ Galien, *De praecognitione* 5 (Nutton CMG V 8,1 p. 98-9 = Kühn XIV. 629). Galien relate cet épisode où, alors qu'il était invité à procéder à une vivisection à laquelle assistait notamment un élève de Favorinus et le philosophe péripatéticien Alexandre de Damas, ce dernier l'aurait interrompu en lui demandant : « Peut-on te concéder cela au préalable, que nous devons nous fier aux choses apparaissant aux sens ? ». Pour toute réponse, et pour signifier qu'un désaccord aussi fondamental ne pouvait qu'être signe de mauvaise foi, Galien quitta son audience dans l'instant, en prenant soin d'ajouter qu'il avait eu tort de croire qu'il avait à faire à autre chose qu'à des « pyrrhoniens rustiques ».

⁴⁴ Galien, *De pulsuum differentiis libri IV* 2 (Kühn VII. 711) ; *De praecognitione* 5 (Nutton CMG V 8,1 p. 98-9 = Kühn XIV. 628-9). La question entourant la portée de l'épochè au sein du scepticisme pyrrhonien a été l'objet d'un long débat auquel nos propos n'apportent rien de nouveau. Voir M. Burnyeat, « Can the sceptic live his scepticism »,

Cela dit, Galien ne pouvait que les condamner en raison du peu de place qu'elles ménagent pour les disciplines scientifiques comme la médecine. Son opposition au scepticisme, toutes formes confondues, tire son origine du désaccord fondamental qui concerne la possibilité de connaître et qui s'étend ainsi à plusieurs domaines. Parmi les points de friction, on compte entre autres l'existence des critères naturels et leur validité dans l'établissement des arts et des sciences, jusqu'à la connaissance mathématique⁴⁵. Si Galien désapprouve entièrement toutes les formes de scepticisme de son époque, c'est pourtant à une forme de scepticisme bien précise, dont Favorinus fait la promotion, qu'il s'attaque dans notre opuscule.

Dès les premières lignes du texte, Galien introduit une distinction entre deux groupes de philosophes appartenant à la Nouvelle Académie, qui s'amorce sous le scholarquat d'Arcésilas. Les plus anciens (παλαιότεροι) ainsi que les plus récents (νεώτεροι) Académiciens s'entendent pour dire que l'argumentation contre chaque position constitue le meilleur enseignement. Si nous avons une bonne idée de ceux à qui Galien se réfère lorsqu'il mentionne ces *palaiotéroi*, la littérature savante s'accorde sur le constat que l'identification des *neôtéroi* demeure au mieux conjecturale⁴⁶. Si l'on se fie à Galien, pour les plus anciens l'isosthénie est une méthode par laquelle les positions adverses sont soutenues et qui conduit à l'ἐποχή⁴⁷. Quant aux plus récents, dont Favorinus fait partie, ils adopteraient une attitude contradictoire. Ils auraient tantôt soutenu

dans M. Scholfield, M. Burnyeat, J. Barnes (éd.), *Doubt and Dogmatism: Studies in Hellenistic Epistemology*, Oxford, Clarendon Press, 1980, pp. 25-57 ; « The sceptic in his place and time », dans R. Rorty, J. Schneewind, Q. Skinner, *Philosophy in History: Essays on the Historiography of Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, pp. 225-254 ; J. Barnes, « The Beliefs of a Pyrrhonist* », *The Cambridge Classical Journal* 28, 1982, pp. 1-29 ; M. Frede, « The Sceptic's Two Kinds of Assent and the Question of the Possibility of Knowledge », dans R. Rorty, J. Schneewind, Q. Skinner, *Philosophy in History: Essays on the Historiography of Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, pp. 255-278.

⁴⁵ P. De Lacy, « Galen's Response to Skepticism », *Illinois Classical Studies* 16, 1991, pp. 284-285.

⁴⁶ A.-M. Ioppolo, *op. cit.* p. 193.

⁴⁷ Selon A. Barigazzi, *Favorino di Arelate, Opere. Introduzione, testo critic e commento*, Florence, le Monnier, 1966, p. 166, Galien désigne par le terme « παλαιότεροι » les plus anciens Académiciens, principalement Arcésilas et ses disciples. R. Hankinson, « A Purely Verbal Dispute? Galen on Stoic and Academy Epistemology », *Revue Internationale de Philosophie* 45, 1991a, pp. 267-300 adopte lui aussi cette lecture, mais ajoute que la définition que Galien donne de l'ἐποχή ne permet pas d'exclure les philosophes de la tradition pyrrhonienne (ici p. 276 n.19). Quant à A.-M. Ioppolo, *op. cit.* p. 189 (n.21) et 212, elle favorise plutôt la lecture de Barigazzi en soulignant que la méthode d'argumentation εἰς ἑκάτερον ἐπεχείρησε que leur attribue Galien et qui se caractérise par la nature dialectique et *ad hominem* de leur argumentation est typiquement académicienne. Certains des propos de notre auteur suggèrent que concernant la pratique de la suspension du jugement des *palaiotéroi*, la différence entre Académiciens et Pyrrhoniens était suffisamment

que rien n'est connaissable, tantôt que la connaissance est possible sans pourtant prendre soin d'identifier les critères permettant de la reconnaître⁴⁸. Ces accusations d'incohérence incitent évidemment à adopter une certaine prudence étant donné que le témoignage du médecin de Pergame demeure notre principale source pour reconstituer la pensée de Favorinus sur les critères de la connaissance⁴⁹.

En polémique avec Favorinus, Galien entend montrer que son adversaire, loin d'offrir un enseignement véritable, jette ses élèves dans la perplexité sans leur fournir les moyens de s'en dégager. Cela pourrait en même temps expliquer pourquoi il ménage les anciens Académiciens, leur octroyant au moins une forme de cohérence que Favorinus ne peut pas revendiquer.

Afin de répondre à son lecteur qui le questionne sur l'intérêt d'apprendre avec Favorinus, Galien le place devant un choix. Attendu que les options qui s'offrent au destinataire appartiennent soit au scepticisme – au sein duquel le doute intégral des anciens Académiciens et des Pyrrhoniens est préférable à l'incohérence de Favorinus – soit à l'enseignement galénique, l'alternative est la suivante : être inconséquent en soutenant des attitudes contradictoires comme Favorinus, adopter l'attitude des *palaiotéroi* et n'être capable ni de juger ni d'affirmer quoi que ce soit, ou suivre Galien et être en mesure d'évaluer l'ensemble des doctrines qui peuvent l'être en suivant la méthode de la démonstration. Offrir au destinataire de choisir entre des options le place dans une situation où il devrait le faire de manière impartiale ; cela permet de comparer aussi objectivement que possible les mérites des différentes positions en les mettant sur un pied d'égalité.

La connaissance et ses critères

La polémique du *Du meilleur enseignement* concerne tout d'abord la *phantasia katalèptikè* (φαντασία καταληπτική) que nous traduisons

négligeable pour que Galien se sente justifier de les rassembler sous un même étendard, par exemple *De optima doctrina* 3 (Bar. CMG V 1,1 p. 102 = Kühn I. 48) ; ici, p. 488.

⁴⁸ *De optima doctrina* 1 (Bar. CMG V 1,1 p. 92 = Kühn I. 41) ; ici, p. 483.

⁴⁹ A.-M. Ioppolo, *op. cit.*, p. 189 note 56, paraphrasant Napoli, nous invite à nous méfier du témoignage de Galien à l'égard de ses contemporains, particulièrement dans les contextes polémiques, où il n'est généralement ni très fiable, ni très objectif. R. Hankinson, *op. cit.*, 1991a, p. 277 et J. Opsomer, « Favorinus Versus Epictetus on the Philosophical Heritage of Plutarch : A Debate on Epistemology », dans J. Mossman, E. Bowie (éd.), *Plutarch and his intellectual world: essays on Plutarch*, London, Duckworth, 1997, p. 23-24, partagent également l'idée que la condamnation expéditive de la position de Favorinus, que Galien décrit comme étant tout bonnement incohérente, trahit une description sans grand souci du détail et qui manque très probablement de neutralité. En revanche, le jugement de J. Gucker, *op. cit.*, (ici p. 286) selon lequel la critique de Galien trahit sa compréhension par trop superficielle du scepticisme académique nous paraît injustifié.

par « représentation compréhensive »⁵⁰, avant de se recentrer sur le problème plus général des critères du vrai, qui occupe le corps du texte. Galien donne l'impression de faire front commun avec les Stoïciens contre Favorinus dans le débat sur l'existence de la représentation compréhensive. Par la suite, il propose cependant de remplacer la terminologie habituellement employée dans ces débats, qu'il juge trop technique, par des termes plus conformes au vocabulaire attique, et se rapprochant davantage du langage commun. Pris isolément, cet effort de redéfinition de certains termes propres au langage philosophique peut paraître anodin, on saisit pourtant l'intérêt qu'une telle démarche pouvait avoir pour son auteur à la lumière d'un passage provenant d'une autre œuvre. Dans le *Des doctrines d'Hippocrate et Platon*, Galien écrit :

Some consider the precise knowledge of similars and dissimilars sufficient for the systematic construction of every art, if indeed it is also an adequate guide to the resolution of disputed points. For as some arguments that are plausible but false have much similarity with those that are genuinely true, the person trained to distinguish between them will know clearly which opinions he is to trust as true and which to reject as false ; and in the case of the plausible that resembles the implausible, the relation to truth being obscure, as also of opinions that are on an equal footing, whether to two or three or more, he will know that none is to be considered more trustworthy than the rest. The judgment of these things [similars and dissimilars sufficient for the systematic construction of every art] is referred to "appearance" which, as the philosophers of the *New Academy* say, is not only "persuasive" (πιθανήν) but also "viewed from all sides" (περιωδευμένην) and "unshaken" (ἀπερίσπαστον) ; or which, in *Chrysippus'* words, is "apprehended" (καταληπτικήν) ; or according to the belief that all men share, the judgment is referred to clear sensation and thought. *These expressions are thought to differ from one another, but if you examine them more carefully, their*

⁵⁰ Cette expression, difficile à traduire, nous empêche d'en donner une traduction parfaitement uniforme. Si l'on suit la manière dont Richard Dufour a tranché ce problème dans Chrysippe, *Œuvres Philosophiques*, textes traduits et commentés, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 2004, le terme « κατάληψις » deviendrait « appréhension » tandis qu'employé dans l'expression « φαντασία καταληπτική », l'adjectif « καταληπτική » est rendu par « compréhensive » d'où la traduction de « représentation compréhensive ». Notre problème se situe dans l'utilisation de la forme adjectivale des déclinaisons de « καταληπτικός » lorsqu'employé seul, que Galien utilise à de multiples occasions dans notre texte. Ainsi, on lit qu'aux yeux des nouveaux Académiciens : μηδὲ τὸν ἥλιον ὁμολογεῖν εἶναι καταληπτόν, *De optima doctrina* 1 (Bar. CMG V 1,1 p. 92 = Kühn I. 40) ; ici, p. 483. S'il ne paraît pas tout à fait conséquent de traduire cette expression par « le soleil n'est pas appréhensible », cette option demeure préférable à la suivante : « le soleil n'est pas compréhensible ». Le combat mené par les Académiciens ne cherchait visiblement pas à nier la possibilité de « comprendre », mais bien de « saisir » ou « d'appréhender » au sens où l'entendaient les Stoïciens (par exemple, Diogène Laërte, VII, 46).

meaning is the same, and this is the case also when a person says that he begins from "commons notions"...⁵¹

Ces propos nous laissent pour le moins perplexes. L'auteur affirmerait-il que les deux siècles de débat entre Académiciens et Stoïciens qui ont modelé le paysage philosophique de la période hellénistique se résumeraient à une simple mésentente sur la terminologie ? Ce n'est pas exactement cela. Galien estime que, sous un certain aspect capital, la Nouvelle Académie *adopte la même position* que Chrysippe concernant l'appréhension sensible. Dans la mesure où ils identifient les uns et les autres des critères naturels de la connaissance suffisant pour élaborer un art de façon systématique, on peut dire que, sur ce point, leurs positions sont semblables malgré les divergences de langage. Pour tous ceux-là, la perception des choses semblables et dissemblables donne lieu à la formation de jugements vrais renvoyant à une sensation et une pensée « claires ».

A. Long voit dans ce raisonnement Galien un signe qui trahirait surtout son désintéressement pour une nuance qu'il paraissait avantageux d'atténuer plutôt que le signe d'une compréhension superficielle de la philosophie hellénistique⁵². Le procédé expéditif par lequel notre auteur se tire d'embarras pour proposer un terrain d'entente inusité où se rejoindraient Stoïciens et Académiciens mérite tout de même notre attention. Galien tente à plusieurs occasions de se différencier des sceptiques, pourtant M. Frede a raison de noter les similitudes entre son approche de la connaissance et celle des sceptiques plus modérés parmi les académiciens tardifs, qu'on pense à Philon de Larissa ou Cicéron⁵³. L'ouvrage de H. Tarrant sur la « quatrième académie de Philon » relève également de telles ressemblances. Le passage plus haut révèle que le scepticisme de Galien n'empiète pas sur la perception de certaines qualités⁵⁴, en l'occurrence le semblable et le dissemblable. En cas de

⁵¹ Galien, *De placitis Hippocratis et Platonis* IX, 7 (De Lacy CMG V,4,1,2 p. 587 = Kühn V. 777-8)

⁵² A. Long, « Ptolemy on the Criterion: an epistemology for the practising scientist », dans J. Dillon, A. A. Long (éd.), *The Question of Eclecticism*, Berkeley, University of California Press, 1988, p. 200.

⁵³ M. Frede, « On Galen's Epistemology », dans V. Nutton (éd.), *Galen: Problems and Prospects*. London, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981, p. 69.

⁵⁴ Certains Académiciens, par exemple, acceptaient la thèse voulant que certaines choses étaient claires de manière évidente et qu'il était inutile de tenter de les démontrer, thèse qui se retrouve à plus forte raison dans la méthode des démonstrations de Galien (H. Tarrant, *Scepticism or Platonism? the philosophy of the Fourth Academy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, pp. 50-52). Ils auraient également adopté des « notions communes » ainsi que la signification usuelle de termes habituellement employés de manière technique en philosophie (*ibid.* p. 56). Suivant l'interprétation de Tarrant (pp. 60-62), Philon aurait bel et bien rejeté la représentation compréhensive entendue au sens stoïcien, mais

débat toutefois, soit la chose est tranchée par l'évidence qu'il y avait une erreur, soit il faut reconnaître que les différentes opinions se valent, et il s'agit alors d'une question impossible à trancher. C'est sans doute là une des utilités du scepticisme pour Galien : il peut réduire les opinions divergentes à une situation d'équipollence ; et ainsi permettre à l'orateur de justifier sa prudence par son ignorance.

L'origine de son désaccord avec les sceptiques, Galien la situe évidemment dans l'existence des critères naturels. Pour les Académiciens plus anciens (les *palaiotéroi*), l'humain n'a pas de critères naturels à partir desquels il pourrait parvenir à des connaissances sûres, c'est pourquoi l'argumentation en sens contraire se terminait inexorablement par la suspension du jugement⁵⁵. Comme nous l'avons dit, Galien considère cette voie, qui consiste à suspendre son jugement, à tous égards plus cohérente que l'attitude adoptée par Favorinus. Si Favorinus admet que certaines choses sont connues de manière certaine, il doit dès lors admettre l'existence d'un critère naturel. S'il soutient au contraire que rien n'est connu et donc que l'humain n'a aucun critère, cela devrait le conduire tout droit à l'*epochè*. Quant à la dernière proposition de Favorinus consistant à affirmer qu'il lui « apparaît convaincant que rien ne soit appréhensible », Galien affirme qu'elle ne présente virtuellement aucune différence avec les autres options, puisqu'entre n'avoir aucun critère ou bien en posséder, mais ne pas s'y fier⁵⁶, il n'y a aucune différence.

Si on ne peut s'attendre, attendu la brièveté du texte, que Galien nous offre une défense exhaustive de l'existence de critères naturels, et malgré une tendance assez évidente chez notre auteur à balayer les objections sceptiques sans réellement y répondre⁵⁷, le *De optima* propose un argument intéressant. Galien, loin de s'échiner à offrir des arguments

aurait retenu une forme d'appréhension (*κατάληψις*) moins contraignante et qui s'approchait davantage du sens commun de ce qu'on entend par la connaissance. La plupart de nos sources s'accordent avec l'idée générale que le scepticisme de l'Académie s'était fortement atténué au fil de l'époque hellénistique (par exemple, *PH*, I, 235 ; *Acad.* I, 18), rendant d'autant plus recevable l'approche syncrétique plutôt inopinée employée par Galien.

⁵⁵ *De optima doctrina* 2 (Bar. CMG V 1,1 p. 96 = Kühn I. 44) ; ici, p. 485.

⁵⁶ *De optima doctrina* 5 (Bar. CMG V 1,1 p. 106 = Kühn I. 51) ; ici, p. 491. Selon Galien, la nature nous a octroyé deux dons, les critères eux-mêmes ainsi qu'une confiance innée à leur égard : ἡ γὰρ νοι φύσις ἄμφω ταῦθ' ἡμῖν ἔδωκεν, αὐτὰ τε τὰ κριτήρια καὶ το πιστεῦειν αὐτοῖς ἀδιδάκτως. *De placitis Hippocratis et Platonis* IX, 1 (De Lacy CMG V 4,1,2 p. 544 = Kühn V. 725).

⁵⁷ Par exemple, *De optima doctrina* 4 (Bar. CMG V 1,1 p. 102-104 = Kühn I. 49) ; ici, p. 489. L'impatience de Galien face au sceptique n'est pas entièrement injustifiée. Il considère que les sceptiques, puisqu'ils font des concessions contre nature afin de miner la crédibilité de nos sens, on peut penser à la thèse selon laquelle la neige est noire puisqu'elle est constituée d'eau, laquelle est noire, renoncent à la possibilité d'établir un discours qui serait profitable. Par exemple, *De temperamentis* II, 2 (Helmreich p. 50-51 = Kühn I. 589).

péremptoires, se rabat dans un premier temps sur un lieu commun dont il est commode de se servir à l'occasion : tous les humains, hormis les Académiciens et les Pyrrhoniens, sont d'avis qu'entre les sensations du malade et du bien portant, du rêveur et de l'éveillé, c'est dans les secondes que la connaissance se situe⁵⁸. Le second argument, quoique laconique, est certainement plus valable. Galien prend pour point de départ de son raisonnement la précision des métiers impliquant l'usage des mathématiques, comme l'architecture et la charpenterie. Ces arts se sont dotés d'instruments matériels, tels que le compas, le cordeau et la pesée, ou intellectuels, tels que les rapports de proportion. Sans l'existence de critères naturels, il aurait été impossible de se munir de ces instruments. Conséquemment, les critères naturels existent et sont relativement fiables. Hankinson propose une formulation différente : si la fiabilité des critères naturels était systématiquement inconstante, alors les arts et sciences qui en dépendent seraient aussi inconstants. Puisque ce n'est pas le cas, les critères naturels ne sont pas systématiquement erratiques⁵⁹. Il est important de préciser qu'aux yeux de Galien, les critères naturels ne sont pas infaillibles, mais le simple fait qu'ils aient été éprouvés et qu'ils soient relativement fiables lui apparaît suffisant pour qu'on s'y fie de manière générale⁶⁰. Sans grande surprise, compte tenu de son expertise anatomique qui lui a permis d'apprécier l'ingéniosité de la nature, Galien identifie les critères naturels aux facultés humaines, qu'on pense aux sens tels que la vue ou l'odorat, mais également aux opérations de l'esprit⁶¹. Notre texte est sans équivoque à ce propos⁶².

⁵⁸ *De optima doctrina* 2 (Bar. CMG V 1,1 p. 94 = Kühn I. 42-43) ; ici, p. 485. Sur les arguments visant à justifier la fiabilité des sens, on pourra consulter le texte de R. Hankinson, « Galen on the foundations of science », dans J. A. López Férez (éd.), *Galeno obra, pensamiento e influencia*. Madrid : Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991b, pp. 15-29.

⁵⁹ R. Hankinson, *op. cit.*, 1991b.

⁶⁰ Selon R. Hankinson, *op. cit.*, 1991a, l'argument de Galien va encore plus loin. En réponse à l'attitude très contraignante des Stoïciens concernant la connaissance, les sceptiques répondent qu'ils se fient à leur sens dans la mesure où il est utile de le faire, ne suspendant leurs jugements qu'à propos de la nature véritable des choses. Galien rétorque qu'il n'y a aucune différence pratique entre le sceptique qui adopte une attitude non dogmatique à l'égard de ses impressions et n'importe quel être humain (ici, p. 296). L'effort de Galien dans le *Du meilleur enseignement* pour se débarrasser des notions stoïciennes et les remplacer par une notion plus commune, « connaître avec certitude » (Bar. 94 = K. 42) nous semble être une tentative de trouver un terrain d'entente entre l'attitude rigide des stoïciens et le laxisme des sceptiques.

⁶¹ Galien, *De optima doctrina* 4 (Bar. CMG V 1,1 p. 102-104 = Kühn I.49) ; ici, p. 489. Ou encore *De placitis Hippocratis et Platonis* IX, 1 (De Lacy CMG V 4,1,2 p. 540-2 = Kühn V. 722-723).

⁶² Galien, *De optima doctrina* 4 (Bar. CMG V 1,1 p. 102 = Kühn I.48) ; ici, p. 488.

Histoire du texte et éditions

En ce qui a trait à l'histoire du traité et des différentes éditions, nous resterons concis et dressons simplement la liste des informations pertinentes à l'établissement de cette traduction en particulier.

I – Témoin grec

L = Laurentianus plut. 74, 3 ; s. XII/XIII

II – Éditions anciennes et modernes

- Ald. = editio Aldina, Venetiis, 1525, vol. I, f. 4-5.
 Bas. = editio Basileensis, 1538, vol. I, pp. 6-8.
 Goulston = Claudii Galeni Pergameni Opuscula varia, 1640, pp. 31-39.
 Ch. = edition Chartenaria, 1679, vol. II, pp. 16-20.
 Kühn = C.G. Kühn. *Galeni opera omnis*, t. I, Lipsiae, 1821, pp. 40-52.
 Kayser = C. L. Kayser. *Galeni II. ἀρίστης διδασκαλίας. Philostrati Vitae sophistarum*. Heidelberg 1838, pp. 131-138.
 Marquardt = Marquardt Iohannes, *Claudii Galeni Pergameni Scripta minora*, 1884 vol. I, pp. 82-92.
 Brinkmann = August Brinkmann, *Galeni De Optima docendi genere libellus*, Univ. Progr. Bonn, 1914.
 Bar. = Barigazzi, Adelmo, *Galeni De optimo docendi genere*, CMG V 1,1, 1991, pp. 89-109.

III – Traductions latines

Niccolò da Reggio (xiv^e) ; Erasmus (1526) ; Cornarius (1549), Janus ; Rasarius, Johannes Baptista

VI – Traductions modernes

- Ochoa, J.A. ; Sanz Mingote, L.: Galeno. *Exortación al aprendizaje de las artes. Sobre la mayor doctrina. El mayor medico es también filósofo. Sobre las escuelas, a los que se inician*. Madrid 1987, 99–111.
 Barigazzi, Adelmo: *Galeni De optimo docendi genere*, CMG V 1,1, Berlin 1991, 89–109.
 Martínez Manzano, Teresa: Galeno: *Tratados filosóficos y autobiográficos*. Introducciones, traducción y notas. (Biblioteca Clásica Gredos ; 305) Madrid 2002.

Pour conclure, on constatera qu'aucune traduction française ou anglaise n'est encore disponible pour le *De optima doctrina*. En ce qui concerne

notre traduction, elle est majoritairement basée sur l'édition critique de Barigazzi. Il sera indiqué en note de bas de page lorsque nous nous séparons de Barigazzi pour suivre une autre édition, ou lorsque nous adoptons ou au contraire ignorons ses conjectures. Les références dans le corps du texte entre parenthèses renvoient aux éditions de Kühn (**K**) et de Barigazzi (**B**), tandis que la numérotation en début de paragraphe fait référence aux chapitres adoptés par toutes les éditions.

Notons enfin que dans l'édition qu'il publie en 1873 dans son article « Zu Galenos περι ἀρίστης διδασκαλίας », Marquardt proposait de retirer des sections II et III six passages qu'il considérait comme des interpolations :

- Bar. 94 L. 25 – 96 L. 4 = Kühn 43 L. 8-16 = Marquardt 84 L. 21 – 85 L. 3
- Bar. 96 L. 8-20 = Kühn 44 L. 3 – 45 L. 1 = Marquardt 85 L. 9 – 86 L. 2
- Bar. 98 L. 16-19 et 100 L. 3-5 = Kühn 46, L. 6-10 et 15-17 = Marquardt 87 L. 5-9 et 15-17
- Bar. 100 L. 8-13 = Kühn 47, L. 4-11 = Marquardt 87 L. 23 – 88 L. 5
- Bar. 100 L. 16-19 = Kühn 47, L. 14 – 48, L. 1 = Marquardt 88 L. 9-13

S'appuyant sur des arguments péremptoires, il estime que ce sont des amplifications relativement triviales qui ne font qu'alourdir le texte, voire n'apportent rien ou nuisent à sa compréhension⁶³. Toutefois, dans l'édition qu'il prépare et qui sera publiée en 1884, les *Scripta minora* mentionnées ci-dessus, il rétablit les six passages (déjà présents dans le *Laurentianus plut.* 74, 3) tout en prenant soin de les placer entre crochets. Nous indiquons les passages que Marquardt souhaitait retirer entre obèles (†) en mentionnant ici que nous ne partageons pas son avis sur le caractère superflu ou emphatique de ces passages, qui, même s'ils posent des problèmes épineux, fournissent néanmoins des exemples intéressants d'arguments que Galien pouvait opposer au scepticisme, notamment ceux fondés sur le recours à des outils dans les métiers techniques.

⁶³ Voici ce qu'il écrit au sujet des six passages qu'il supprime : « Erstens stechen sie alle [i.e. les passages qu'il suggère de retirer] alle durch ihren höchst trivialen, nichtssagenden und dabei doch mit groszem pathos vorgetragenden inhalt von dem der übrigen schrift merklich ab. Zweitens sind sie alle blosze expectorationen zu bestimmten behauptungen oder ausdrücken Galens. Drittens geben sie sich alle zweifellos als randglossen dadurch zu erkennen, dasz sie sämtlich nachweislich an falscher stell in den text eingeschaltet sind », I. Marquardt, « Zu Galen II. ἀρίστης διδασκαλίας », *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, 1873, pp. 389-397, (ici, p. 391).

ΓΑΛΗΝΟΥ ΠΕΡΙ ΑΡΙΣΤΗΣ ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΑΣ

Galien, Sur le meilleur enseignement

1. (40K/92B) Favorinus affirme que le meilleur enseignement est l'argumentation contre chaque position. C'est ainsi que les Académiciens désignent l'enseignement suivant lequel sont soutenus les contraires. Les plus anciens⁶⁴ assument de leur côté qu'une telle méthode se terminait avec la suspension du jugement, appelant « suspension du jugement⁶⁵ » ce qu'on nommerait « indiscernabilité », c'est-à-dire ne pouvoir rien distinguer ni affirmer avec certitude à propos d'aucun sujet. Les plus récents⁶⁶, quant à eux, et pas uniquement Favorinus, poussent certaines fois la suspension du jugement au point de ne pas reconnaître que le soleil est appréhensible⁶⁷, et pourtant (41K) ils poussent d'autres fois la connaissance au point de déléguer à leurs élèves cette dernière sans au préalable leur enseigner le critère du savoir⁶⁸. Favorinus ne dit en fait rien d'autre dans son traité *Sur l'approche académicienne*, qui s'intitule aussi *Plutarque* ; il dit la même chose dans son *Contre Épictète*, dans lequel se trouve Onésime, l'esclave de Plutarque, qui dialogue avec Épictète⁶⁹. Et, cependant, dans le livre qu'il a écrit après cela, l'*Alcibiade*, il fait l'éloge des autres Académiciens qui présentent pour chaque sujet des discours qui s'opposent les uns aux autres et abandonnent ensuite à leurs disciples [la tâche] de choisir les discours les plus vrais, mais dans ce même traité, il dit qu'il lui apparaît convaincant que rien ne soit appréhensible, tandis que dans le *Plutarque* il semble admettre que quelque chose soit connaissable avec certitude⁷⁰. Il vaut

⁶⁴ παλαιότεροι

⁶⁵ ἐποχήν

⁶⁶ νεώτεροι

⁶⁷ καταληπτόν

⁶⁸ ἐπιστημονικόν κριτήριον

⁶⁹ Bien que nous n'ayons aucune évidence directe d'une polémique entre Plutarque et Épictète, le *Du meilleur enseignement* a certainement contribué à entretenir cette possibilité, voir M. Cuvigny, « Plutarque et Épictète », *Actes du VIII^e Congrès de l'Association Guillaume Budé*, 1969, pp. 560-566 ; J. Opsomer, *op. cit.*, 1997 ; 1998.

⁷⁰ À propos de ces charges d'incohérences contre Favorinus, A. Barigazzi, *op. cit.*, 1966 (ici p. 176) et J. Gucker, *op. cit.*, 1978 (ici p. 290) ont suggéré de les expliquer par un changement dans la position de l'auteur entre la composition de son *Plutarque* et ses œuvres plus tardives. Comme le remarque J. Opsomer, *op. cit.*, 1997 cette explication surinterprète les propos de Galien, qui ne cherche pas tant à présenter une progression dans la pensée de son adversaire plutôt qu'une incohérence. C'est en poussant son scepticisme dans deux directions opposées que Favorinus se place dans la contradiction aux yeux de Galien. Il adopte tantôt une ligne épistémologique plus dure que celle de ses prédécesseurs au point d'affirmer qu'il lui paraît convaincant que rien n'est appréhensible, pas même le soleil, alors

mieux en effet nommer de cette façon l'appréhension « ce que l'on connaît avec certitude », (94B) en se détournant d'une appellation stoïcienne. Et j'étais moi-même surpris, par les dieux, que ce Favorinus qui est accoutumé à la langue attique⁷¹, adopte chacune des expressions suivantes et n'a de cesse d'utiliser « l'appréhensible », « l'appréhension »

qu'à un autre moment il semble admettre que certaines choses le sont. On est en droit de douter que Favorinus ait argumenté, dans son *Plutarque*, que certaines choses sont appréhensibles, du moins pas directement. Cela pourrait expliquer le ton prudent, quoique pas entièrement impartial de Galien, qui nous dit qu'il lui « semble » (ξοικεῖν) que Favorinus a défendu une telle position. Il pourrait en fait s'agir d'une inférence faite par Galien : en demandant à ses élèves de choisir le plus vrai des discours, Favorinus doit admettre de fait l'existence d'un critère du savoir (ici Opsomer, pp. 21-22, note 30). Si Favorinus avait explicitement défendu à la fois l'appréhension et la non-appréhension, on peut être sûr que Galien n'aurait pas manqué l'occasion d'en faire part à son lecteur.

⁷¹ S'il peut sembler qu'au premier aspect, ces remarques de Galien visent à dénoncer l'inconstance de Favorinus dans le choix de ses termes, nous sommes d'avis que cette querelle, en apparence linguistique, est plus lourde de sens qu'il n'y paraît. Ce soupçon se confirme à la lumière d'une information secondaire : à plusieurs occasions, Galien s'est opposé à ce qu'il désigne par le purisme des atticistes, valorisant plutôt l'usage quotidien des termes. Voir J. Barnes, « Logique et pharmacologie. À propos de quelques remarques d'ordre linguistique dans le *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus* de Galien », dans D. Armelle (éd.), *Galen on pharmacology: philosophy, history, and medicine...*, Leiden, Brill, 1997, pp. 3-34. À notre avis, si Galien propose de substituer sa propre expression, « βεβαίως γνωστόν », à la terminologie stoïcienne ce n'est pas tant pour se conformer à l'usage attique que pour critiquer Favorinus à propos de son refus de déborder d'une terminologie que le médecin de Pergame juge désuète. On a pu voir qu'aux yeux de Galien, les débats qui opposaient les Académiciens aux Stoïciens étaient pour ainsi dire stériles en ce sens que lorsqu'il s'agit de se guider parmi les apparences, chacun campe sur ses positions, tout en étant virtuellement d'accord, exception faite qu'ils emploient une terminologie différente. Suivant cette interprétation, Galien reproche à Favorinus de faire passer son rejet du critère du savoir des Stoïciens pour un rejet catégorique de toute forme de connaissance ; aux yeux du médecin, rejeter le critère des Stoïciens n'est pas suffisant pour mettre en doute la possibilité d'une connaissance, aussi limitée soit-elle. Quant à savoir si cette critique est légitime ou si elle relève d'une confusion, c'est une toute autre question. De l'avis de C. Brittain (*Philo of Larissa: The Last of the Academic Sceptics* New York: Oxford University Press, 2001), Galien aurait mal compris la position défendue par Favorinus dans le *Plutarque*. Brittain identifie trois positions adoptées par le penseur d'Arles. Une première, celle de l'épochè universelle dont Galien nous dit qu'elle est également adoptée par d'autres νεώτεροι. Une deuxième, défendue dans l'*Alcibiade*, voulant qu'il apparaisse convaincant que rien ne soit appréhensible. Puis une troisième s'approchant de la position controversée de Philon dans les livres romains voulant qu'il soit convaincant que certaines choses soient appréhensibles (Brittain, p. 93). La compatibilité des deuxième et troisième positions, à première vue inconciliables, repose sur deux notions différentes d'appréhension. Favorinus aurait argumenté, comme Philon avant lui, que la définition de l'appréhension des Stoïciens est erronée, mais considérerait qu'il était convaincant qu'une autre forme d'appréhension, moins contraignante que celle des Stoïciens, fût possible. Comme nous l'avons suggéré dans la note ci-dessus (n. 70), il nous paraît douteux que Favorinus ait pu explicitement défendre à la fois non-appréhension au sens du terme stoïcien, puis l'appréhension au sens philonien sans que Galien souligne généreusement cette (apparente) contradiction ou qu'il s'intéresse moindrement à la distinction entre les deux formes d'appréhensions.

« la représentation compréhensive » et les expressions contraires à celles-ci, celles qui sont ainsi dites de manière privative, (42K) « la représentation non compréhensive » ou « la non-appréhension ». De sorte que tout en écrivant trois livres : l'un contre Adrianos, l'autre contre Drusone et un troisième contre Aristarque, qu'il réunit ensemble sous le titre *De la représentation compréhensive*, il lutte vaillamment tout au long de ceux-ci pour tenter de montrer que la représentation compréhensive est inaccessible.

2. Et moi-même, je pense que l'appréhensible ne signifie rien d'autre que ce qu'on connaît avec certitude et faire acte de cognition ne signifie rien d'autre que connaître avec certitude. L'appréhension et la représentation compréhensive se disent de manière analogue à ces mots : « connaître avec certitude ».

Dès lors, en effet, que nous pensons voir ou entendre ou percevoir entièrement certaines choses comme en rêve ou étant dans un accès de démence, tandis que certaines autres choses non seulement nous les pensons, mais nous les voyons ou les percevons complètement selon la vérité, parmi ces choses, tous les humains, à part les Académiciens et les Pyrrhoniens, sont d'avis de placer les secondes dans la connaissance certaine, tandis que les premières, que l'âme se représente en rêve ou dans un accès de délire, ils les rangent tous dans le domaine des faussetés ; s'ils admettaient (43K) qu'il en est ainsi, ils effaceraient les traités dans lesquels ils écrivent qu'en vue de la connaissance de toute chose, le sain d'esprit n'est pas plus crédible que le dément, ni celui qui est bien portant par rapport au malade, ni l'éveillé par rapport à celui qui dort ; mais s'il n'y a rien de plus connaissable pour ceux-ci que pour ceux dont la disposition est contraire, les critères de la vérité en sont quelque part annihilés et ni le maître académicien lui-même ni son élève n'aura la capacité de juger les discours qui sont prononcés en vue des positions contraires. †Mais encore, nous n'avons pas eu besoin au début de tels maîtres, capable que nous sommes de lire ce qu'ont écrit ceux de cette secte et de comprendre pas moins que les Académiciens. Et s'il y avait quelque chose d'obscur à ce sujet, il serait plus assuré de recourir à ce qui se trouve chez Chrysippe (96B) pour les maîtres stoïciens et à ce qui est écrit par Théophraste et Aristote pour les Péripatéticiens. Ainsi en est-il dans tous les autres cas, de telle sorte qu'il ne resterait plus rien à enseigner pour les Académiciens suivant le discours de Favorinus⁷². † En effet, c'est cela même qu'était l'enseignement des plus anciens : qu'il n'y a aucun critère fourni à l'homme par la nature (44K) grâce auquel chacune des choses considérées est connue avec certitude. C'est pourquoi ils estimaient valable de ne rien

⁷² Marquardt supprime ce passage indiqué par des obèles, voir *infra* p. 482.

affirmer au sujet de rien, mais croyaient bon de suspendre leur jugement à propos de toute chose. †Mais s'ils nous concédaient que la sensation est suffisante pour les critères physiques, nous n'aurions plus besoin de l'argumentation en sens contraire, mais de quelque chose d'autre <...> que nous réclamerons de préférence aux gens de métier qui fournissent simplement à leurs élèves < rien⁷³ > d'autre que le raisonnement, ce qui est appelé par la plupart des gens « décréter » ; c'est ce que fait celui qui évalue celui qui s'entraîne : concentrant seulement son esprit sur les endroits où il bute et ne corrigeant que ceux-là. Semblablement, l'entraîneur rectifie les erreurs des lutteurs et ainsi enseignent les maîtres de grammaire, d'éloquence, de géométrie et de musique, non pas en ébranlant ni en secouant la croyance qu'ont leurs élèves dans les critères naturels, mais ils restent auprès de ceux qui s'entraînent jusqu'à ce qu'ils montrent en détail quelles sont les actions sans faute, sans pourtant les amener à recourir à la suspension, comme en effet le font ceux qui convainquent de ne pas prêter foi aux sensations évidentes et (45K) de mépriser les choses qui sont connues⁷⁴. † Ainsi en est-il de Carnéade, qui ne concède même pas qu'il faut croire ce qui est le plus évident entre toutes choses, c'est-à-dire (98B) que les grandeurs qui sont égales à une même mesure sont aussi égales entre elles. D'une part, les raisonnements par lesquels il entreprend de rejeter cette chose et tant d'autres qui te paraissent et dont tu es persuadé de manière évidente qu'elles sont, nous les avons sauvegardés jusqu'à ce jour, puisqu'ils ont été préservés dans les écrits qui ont été conservés par ses propres élèves. Par contre, les solutions elles-mêmes n'ont été énoncées ni par ceux-là ni par aucun autre des Académiciens qui viennent après lui. Est-ce donc que, si Carnéade ne montre rien d'autre à part cela, que tous ses discours sont des sophismes et qu'il faut, chers élèves, que vous en cherchiez vous-mêmes la solution ? Cela en effet est navrant, il est plus médiocre encore de faire comme ceux qui couchent ses raisonnements par écrit sans pourtant offrir de solution, ne nous en montrant pas la valeur.

3. Et il me ferait plaisir de demander à Favorinus, s'il était présent⁷⁵, s'il m'enjoind de croire à tous ces discours < ou > alors à examiner s'ils sont vrais ou faux⁷⁶. En effet, s'il concédait (46K) qu'il faut les

⁷³ Nous suivons l'ajout de « οὐδὲν » par Barigazzi.

⁷⁴ Marquardt supprime ce passage, voir *infra* p. 482.

⁷⁵ Il s'agit du passage mentionné plus haut dont certains croient qu'il dissimulerait un « εἰ περιῆν », suggérant par là que le traité aurait été écrit après la mort de Favorinus.

⁷⁶ Comme l'a noté R. J. Hankinson, *op. cit.* 1991a, Galien tente de battre Favorinus à son propre jeu. Si l'on doit accepter les discours de ce dernier sans les examiner, il ne s'agit plus d'arguments, mais de simples décrets. S'il vaut mieux les examiner, on peut, à bon droit, enjoindre à Favorinus d'énoncer quels sont les critères qui nous permettront d'évaluer ses arguments.

examiner, je lui demanderais en outre si par nature tous les hommes sont aptes à distinguer dans tous les cas les affirmations vraies des fausses ou s'il existe une méthode pour la connaissance de toute chose. Car si, d'une part, c'était par nature, <comment> se fait-il que nous ne nous accordons pas tous, les uns les autres, ni que nous ne faisons pas des constatations semblables au sujet des mêmes choses ? Mais si, d'autre part, il y avait une méthode, il me faudrait l'apprendre en premier, †et ensuite, m'entraîner sous sa direction de mille façons, selon différents types d'exercices, comme ceux qui apprennent à se battre, à confectionner des chaussures, construire des maisons, des navires, pratiquer l'éloquence, la lecture, l'écriture ou toute autre chose qui se réalise suivant une technique†.

Si l'un des Académiciens avait écrit ce qu'est une démonstration (100B) valable et ce qu'est une démonstration sophistique, puis comment les distinguer et comment il faut s'entraîner dans chaque discipline, par conséquent Favorinus devrait déléguer l'évaluation des arguments opposés aux élèves. †À moins que l'Académicien soit futile quand il enseigne chacun de ces sujets, tandis que nous avons des maîtres spécialisés propres à chaque enseignement^{77†}. Car si personne n'a écrit (47K) sur la distinction entre ces choses ni n'a entraîné personne, ce qu'il fait est identique à un charpentier ordonnant à son apprenti de mesurer, de peser, d'étendre une mesure ou de tracer un cercle sans lui donner d'étalon de mesure ni de pesée, ni de cordeau ou de compas⁷⁸. †Mais cependant ils ne disent rien de tel dans leur philosophie et leurs doctrines. Ensuite, n'affecte pas de connaître ou d'affirmer quoi que ce soit, ni ne bats en retraite en invoquant la suspension du jugement introduite par les anciens Académiciens, et ne te vante pas de faire le travail du grammairien en prétendant que les choses qu'ont dites les prédécesseurs, ils les ont dites par inadvertance, et qu'il n'y a rien de sain dans ces choses ni de clair ; tout cela n'est pas de l'enseignement, mais de la perte de temps et du radotage†. Donc, dès lors qu'il ne reste plus d'espoir de découvrir des vérités – celui qui ne détient aucun critère de ce qui est vrai et faux ne saurait espérer les connaître – †il faudrait que tu enseignes seulement cela aux

⁷⁷ Marquardt était d'avis de supprimer ce court passage ainsi que celui un peu plus haut. Les deux passages sont identifiés par des obèles, voir *infra* p. 482.

⁷⁸ Dans ses traités autobiographiques (à distinguer des commentaires aux traités d'Hippocrate), Galien ne tarit pas d'éloges pour son père Nikon, qui était architecte de métier, mais qui était en outre instruit en géométrie, en arithmétique, en logique et en astronomie. Voir *De Bonis et Malis Alimentorum Sucus* 1 (Helmreich CMG V 4,2 p. 392 = Kühn VI. 755). Ce passage, qui n'est pas anodin, nous paraît refléter l'influence du père sur la pensée scientifique de notre auteur, pour qui le modèle des démonstrations géométriques s'est montré salutaire lorsqu'il était en proie au doute pyrrhonien comme nous l'avons mentionné auparavant cf. *De libris propriis* 11 (Boudon-Millot 164, XIV. 4 = Kühn XIX. 39-40).

sophistes⁷⁹, que nous ne détenons aucun critère connaturel, allant jusqu'à dire après cela avec audace : « Pour nous cependant, quand on dit que la sensation et la pensée sont des critères évidents du vrai, on concéderait cheminer dans les arguments (48K) en entretenant de vaines espérances »^{80†}. Tous ceux qui, (102B) comme Favorinus, anéantissent tout espoir, parlent en vain. Il est donc manifeste que Favorinus, tout en ayant honte de renverser chaque chose et d'admettre se trouver dans l'ignorance, ce qu'avaient admis ses prédécesseurs académiciens et pyrrhoniens dans leur discours, feint pourtant d'en confier le critère à ses élèves, ce que même ceux avant lui ne s'étaient pas permis.

4. Ainsi, qu'un tel enseignement dispensé à qui veut apprendre quoi que ce soit, tel que le concevait Favorinus, que non seulement cet enseignement n'est pas le meilleur de tous, mais qu'il n'est pas même le début d'un enseignement, je pense l'avoir montré de manière évidente. Ce qui compte, pour tous les autres, comme des enseignements, observons en outre s'ils sont les meilleurs, en recommençant à nouveau, à partir des mêmes principes, depuis le début. Ceci nous apparaît de manière évidente⁸¹ – et c'est ce que les sophistes mettraient leur zèle à élaborer comme une position des plus invraisemblables pour eux-mêmes : qu'il n'y a pas de critère naturel⁸² – le compas trace en

⁷⁹ Sur l'identité de ces fameux sophistes, consulter notre note à la page suivante.

⁸⁰ Marquardt suggère de retirer les deux passages entre obèles, voir *infra* p. 482.

⁸¹ Nous conservons la leçon de Kühn et de Marquardt et ne suivons pas les ajouts de Barigazzi (voir Bar., p. 102-103, L. 10-11 et l'apparat critique).

⁸² Barigazzi a bien souligné la difficulté de ce passage. Tel quel et sans l'amender, le texte semble tout bonnement invalider ce qui a été dit plus haut à propos des sophistes. Pour cette raison, Barigazzi, à l'instar de Marquardt, conserve le <μηδὲν> ajouté par C. L. Kayser. De la même manière et par souci de cohérence, tant pour le traité qui nous occupe que pour les œuvres de Galien de manière générale, où les sophistes sont presque toujours invectivés comme nous le verrons à présent, nous poursuivrons dans la même voie que A. Barigazzi « *Sul De optimo genere Docendi di Galeno* », *Studi Italiani di Filologia classica* 27, 1956, p. 34-35). Nous ne croyons toutefois pas que l'ajout du <γνωσ>τὸν <εἶναί τι βεβαίως> soit réellement nécessaire. Concernant désormais l'examen entourant le champ lexical du terme σοφιστής dans le corpus galénique, étude qui, à notre connaissance, n'a jamais été entreprise, elle révèle deux occurrences positives du terme, l'une désignant un certain Pausanias, qui aurait été un patient de Galien (*Loc. Aff.*, Kühn VIII. 213), et l'autre un certain Prodicos (*Hipp. Prog.*, Kühn XVIII. 15). Quant aux quelques deux cents autres occurrences, elles sont couramment employées suivant la signification péjorative que lui donnait Platon ou encore Aristote, désignant non pas l'expert, mais celui qui recourt à des arguments fallacieux. C'est notamment pour cette raison que Zénon de Kition, est taxé d'être un sophiste dans le *De placitis Hippocratis et Platonis* II, 5 (De Lacy CMG V 4,1,2 p. 136-8 = Kühn V. 250). Un sens plus spécifique du terme, où Galien suit assez fidèlement Aristote, désigne ailleurs certains types de prémisses, les prémisses sophistiques. Enfin, un sens encore plus circonscrit apparaît dans le corpus galénique : certaines personnes qui se seraient vraisemblablement immiscées dans les joutes entre médecins sont elles aussi qualifiées de sophistes. Ainsi, il n'est pas rare que les sophistes soient mentionnés au cours des nombreux débats médicaux dont Galien fait le récit. Notre auteur relate par exemple qu'au sujet

effet un cercle, l'étalon de mesure quant à lui distingue les longueurs, tout comme la balance le fait pour les poids : ces instruments, c'est l'homme lui-même qui s'en est muni (49K) avec, comme point de départ les organes et les critères naturels au-delà desquels nous n'avons aucun critère qui soit plus ancien ni plus respectable. Si cependant il faut commencer à cet endroit, l'intelligence dit de nouveau qu'il nous est possible ou non d'être convaincu par le critère naturel, or il n'est pas possible de le critiquer par quoi que ce soit d'autre. Ce par quoi, en effet on juge de toute chose, comment en jugerait-on selon une autre chose ? Souhaites-tu te fier à tes yeux qui voient de manière évidente et à ta langue qui reconnaît au goût que ceci est une pomme et que cela est une figue ? Ou au contraire tu ne souhaites pas t'y fier, † j'obéirai à ce que tu veux faire avec nous. † Si cependant (104B) tu t'empresses de débattre avec moi †, je renvoie quiconque n'y croit pas comme allant contre nature †⁸³.

de l'adéquation entre le nombre de cavités utérines et de mamelles, tant chez l'humain que chez les autres espèces animales, les sophistes prétendent qu'il s'agit d'une disposition fortuite plutôt que du discernement dont la nature fait preuve, cf. *De usu partium* (Kühn III. 151). Les mentions de sophistes visent également des individus particuliers, surtout parmi les disciples d'Asclépiade (fondateur de la secte des méthodistes). Un certain sophiste avec lequel Galien aurait débattu à propos du mouvement unidirectionnel de l'urine, qui se dirige des uretères vers la vessie, mais jamais l'inverse, aurait détalé plutôt que d'attendre l'objection qu'on allait lui faire. (*Nat. Fac.*, Kühn II. 34-35) De même, « Thessalos et ses propres sophistes » (Θεσσαλὸς δὲ ἅμα τοῖς ἑαυτοῦ σοφισταῖς), c'est-à-dire les méthodistes, ne sont pas en reste. (*MM.*, Kühn X. 406) Il est impossible de confirmer si Galien désignait par le terme « sophiste » une secte médicale particulière ou s'il s'agissait simplement d'un terme pour se moquer de médecins incompetents qui se spécialisaient dans la dispute. Certains de ses propos donnent toutefois à penser qu'il désignait bel et bien une secte en particulier. Les candidats par excellence sont les méthodistes comme les exemples que nous venons d'évoquer en témoignent. Les sectaires d'Érasistrate, des Pneumatistes, sont aussi attaqués pour avoir déployé un éventail de sophismes afin de porter secours à leur maître là où celui-ci aurait refusé de se prononcer. (*Nat. Fac.*, Kühn II. 67-68) Le médecin Archigène, un Pneumatiste, est également condamné pour avoir disputé sur les termes et pour s'être engagé dans des querelles propres aux sophistes. (*Loc. Aff.*, Kühn VIII. 150) Dans tous les cas, le terme de « sophiste » est rarement utilisé de manière élogieuse chez Galien. Par ailleurs, l'hypothèse selon laquelle il s'agissait d'une manière d'injurier ses adversaires trouve appui dans certains passages chez Galien qui attestent que cette pratique était plutôt répandue au sein de l'art médical. Par exemple, l'épithète moqueuse de « λογίατρος », que nous traduisons par « médecin discoureur », était proférée afin de miner la crédibilité d'un compétiteur. Par exemple, *De libris propriis* 1 (Boudon-Millot 139, I. 15 = Kühn XIX, 15) ou encore *De Methodo Medendi* VIII, 6 (Kühn X. 582).

⁸³ Marquardt suggérait de supprimer les mots que nous avons placés entre obèles, voir p. 482. Ce passage est en outre difficile à comprendre. Nous ne suivons pas l'ajout de Barigazzi : <μοι, πιστεύοντι μὲν ἔτοιμός εἰμι διαλέγεσθαι σοι>. Cette proposition de reconstruction, bien qu'elle permette d'assurer la continuité du texte, nous laisse perplexes puisqu'elle ne règle pas le problème du génitif absolu « πιστεύοντος », que nous traduisons littéralement faute de mieux (voir Bar., p. 104-105, L. 1 et l'apparat critique).

Suppose d'abord que tu n'y crois pas, n'espère pas apprendre quoi que ce soit de ma part, car je cesse à l'instant avec ces mots. Mais en supposant que tu t'y fies, espère apprendre auprès de moi à juger. Pour ma part je juge⁸⁴ des choses sensibles par les signes qui apparaissent clairement à la sensation, et des choses intelligibles par ce qui est intelligible de manière évidente. Ensuite, suivant les critères naturels, les arts se sont munis d'outils et de critères techniques à partir desquels les hommes de métier agencent eux-mêmes des choses (**50K**) et jugent celles assemblées par d'autres. Et je t'enseignerai l'ensemble des outils et des critères avec lesquels tu te muniras de raisonnements vrais et par lesquels tu jugeras de ceux produits par d'autres. Car en effet tout tient à cela : si d'une part quelque chose t'apparaît de façon évidente à la sensation ou la pensée, cela ne nécessite pas d'examen, si d'autre part tel n'est pas le cas, alors cela requiert une connaissance qui vient d'autre chose. J'offre de t'enseigner certaines choses équivalentes aux outils des métiers techniques au moyen desquels tu trouveras ce que tu cherches, et certaines autres équivalentes aux critères à partir desquels tu évalueras ce que tu crois avoir trouvé. Et lorsque tu apprendras ces choses, je t'entraînerai à partir de nombreux exemples à découvrir et à juger rapidement et tout aussi précisément de ce que tu cherches, de sorte que tu n'auras plus besoin d'un livre pour la découverte des vérités ni d'autres enseignements ; tu reconnaîtras sans doute directement ceux qui disent autre chose que ce que tu auras découvert. Comme celui qui connaît le droit chemin, qui est unique, n'a pas besoin d'autres (**51K**) enseignements pour réfuter ceux qui errent, ainsi celui qui a appris le droit chemin de la démonstration, reconnaît en même temps les errances directement par ce même chemin.

5. Il me semble que Favorinus agit en quelque sorte de la même manière que celui qui affirme ne pas avoir la vision (**106B**) des choses au moyen desquelles⁸⁵ il résoud [un problème], tout en prétendant être capable de juger lequel d'entre nous est le plus sale et le plus blanc sans savoir que pour celui qui s'apprête à juger de ces choses, il faut tout d'abord avoir la vue. À l'égard du jugement, cela ne fait certainement aucune différence, ou bien de n'avoir aucune vision, ou en l'ayant, de ne pas y croire. De la même manière que ce par quoi nous jugeons les choses, ce qu'elles sont, et que deux quantités égales à une autre se trouvent à être égales entre elles, puisqu'on ne s'en remettrait pas aux ânes parce qu'ils ne sont pas entièrement munis d'intelligence, on ne

⁸⁴ Nous suivons Marquardt plutôt que la conjecture proposée par Barigazzi dans son appareil critique, et qui ne fait qu'ajouter un dédoublement inutile (voir Bar., pp. 104-105, L. 5 et l'apparat critique).

⁸⁵ Nous ne retenons pas la conjecture proposée par Barigazzi (voir Bar., pp. 106-107, L. 1 et l'apparat critique).

s'en remet pas non plus aux hommes s'ils n'ont pas une intelligence crédible ; en effet il ne fait aucune différence pour l'enseignement du jugement, quel qu'il soit, de n'avoir aucun critère ou de ne pas s'y fier.

Certainement, Favorinus est ridicule en donnant le soin à ses élèves de juger sans concéder la croyance aux critères ; car si rien n'est évident à la pensée ou **(52K)** crédible de soi-même, le jugement de toute chose est anéanti. Mais s'il est vrai que l'œil est au corps ce que l'esprit est à l'âme, qui certainement n'est pas aussi aiguisé chez tous, il faut admettre que, comme celui dont la vision est plus affûtée mène au spectacle⁸⁶ celui dont la vision est plus émoussée, il en est de même dans le cas des pensées : celui qui a perçu préalablement l'intelligible avec clarté guide vers sa contemplation celui qui a la pensée plus émoussée. Et c'est cela qu'est un enseignant, comme Platon le dit et j'en suis persuadé. J'ai d'ailleurs écrit sur ces propos en longueur dans le traité *De la démonstration* <où il est démontré> que telle est, de manière évidente, l'enseignement dans le domaine de la pensée. Et il est aussi écrit comment quelqu'un, en commençant par les éléments et les principes premiers de chaque chose, démontre, de la façon la plus belle, **(108B)** tout ce qu'il est possible de démontrer, pas comme le surprenant Favorinus qui écrit un livre entier dans lequel il montre que pas même le soleil n'est appréhensible, alors qu'ailleurs il nous parle comme si nous avions la mémoire courte, admettant que quelque chose peut être connu avec certitude et déléguant aux élèves le choix du critère.

Bibliographie

Éditions citées

[CMG]

A. BARIGAZZI. *Galenus De optimo docendi genere, Exhortatio ad medicinam* (Opt. Doct., Protr.), Berlin, CMG V 1,1, 1991.

G. HELMREICH. *Galenus De bonis malisque sucis* (Bon.Mal.Suc.), Berlin, CMG V 4,2, 1923.

V. NUTTON. *Galenus De praecognitione* (Praen.), Berlin, CMG V 8,1, 1979.

P. DE LACY. *Galenus De placitis Hippocratis et Platonis* (PHP), 3 vols. Berlin, CMG V 4,1,2, 1978–84.

[CUF]

V. BOUDON-MILLOT. *Galien, Sur l'ordre de ses propres livres ; Sur ses propres livres ; Que l'excellent médecin est aussi philosophe* (Ord.Lib. Prop. ; Lib.Prop. ; Opt.Med.), Paris, Les Belles Lettres, 2007.

⁸⁶ Ici, Galien s'inspire de « l'allégorie de la caverne » (*République* VII, 514a-519b) et suggère une analogie entre « mener au spectacle » (ἐπάγειν πρὸς τὸ θέαμα) et « diriger vers la contemplation » (ἐπάγεσθαι πρὸς τὴν θέασιν) de l'intelligible.

- Y. JULIEN. Aulu-Gelle, *Les nuits attiques*, Tome IV, Paris, Les Belles Lettres, 1998.
 R. MARACHE. Aulu-Gelle, *Les nuits attiques*, Tome III, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

[KÜHN]

- C. G. KÜHN. *Galen Opera Omnia*, 20 vols. in 22, Leipzig, Editionem Curavit, 1819–33 (re-issued 1965, Hildesheim).

[Scripta minora]

- I. MARQUARDT. *Galen Scripta Minora I De animi morbis et peccatis, De optima doctrina, De parvae pilae exercitio, Protrepticus* (Pecc.Dig., Opt.Doct., Parv. Pil., Protr.), Leipzig, SM, 1884.

[Autres]

- G. HELMREICH. *Galen De temperamentis libri III*. Leipzig, Teubner, 1904.
 C. L. KAYSER. *Galen* Π. ἀρίστης διδασκαλίας, in *Philostrati Vitae sophistarum*. Heidelberg 1838.
 C. PETIT. « La tradition manuscrite du traité des Simples de Galien. Editio princeps et traduction annotée des chapitres 1 à 3 du livre I », in V. Boudon-Millot, J. Jouanna, A. Garzya et A. Roselli (éds.), *Storia della tradizione e edizione dei medici greci : atti del VI Colloquio internazionale, Paris, 12-14 aprile 2008*, Collectanea (No.27). Napoli: M. D'Auria, 2010, p. 143-165.

Littérature secondaire

- E. AMATO. « L'éclectique », in E. Amato et Y. Julien (éd.), *Favorinos d'Arles : Œuvres, Tome 1. Introduction générale. Témoignage. Discours aux Corinthiens sur la Fortune*. Paris: Les Belles Lettres, 2005, p. 167-176.
 D. BABUT. « Du scepticisme au dépassement de la raison : philosophie et foi religieuse chez Plutarque ». *MOM Éditions*, 1994, 24(1): 549-581.
 —. « L'unité de l'Académie selon Plutarque. Notes en marge d'un débat ancien et toujours actuel », in M. Bonazzi, C. Lévy, et C. Steel (éds.), *A Platonic Pythagoras. Platonism and Pythagoreanism in the Imperial Age*. Turnhout: Brepols Publishers, 2007, p. 63-98.
 A. BARIGAZZI. « Sul "De optimo genere Docendi" di Galeno ». *Studi Italiani di Filologia classica* 27, 1956, p. 23-38.
 —. *Favorino di Arelate, Opere*. Introduzione, testo critic e commento. Florence: le Monnier, 1966.
 J. BARNES. « The Beliefs of a Pyrrhonist* », *The Cambridge Classical Journal* 28, 1982, p. 1-29.
 —. « Logique et Pharmacologie. À propos de quelques remarques d'ordre linguistique dans le *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus de Galien* », in A. Debru (éd.), *Galen on Pharmacology: Philosophy, History, and Medicine: Proceedings of the Vth International Galen Colloquium, Lille, 16-18 March 1995*. Leiden ; New York: Brill, 1997, p. 3-34.
 D. BÉGUIN. « L'édition Goulston et les prétendus manuscrits perdus de Galien. ». *Revue d'histoire des textes* 19, 1990, p. 341-349.
 —. « Le problème de la connaissance dans le *De optima doctrina* de Galien ». *Revue des Études Grecques* 108(1), 1995, p. 107-127.

- M. BONAZZI. « Plutarch on the Difference Between the Pyrrhonists and the Academics », in B. Inwood (éd.), *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 43, New York: Oxford University Press, 2013, p. 271-298.
- « Le platonisme de Plutarque de Chéronée entre scepticisme, théologie et métaphysique », in A. -I. Bouton-Touboul et C. Lévy (éds.), *Scepticisme et religion. Constantes et évolutions, de la philosophie hellénistique à la philosophie médiévale*. Turnhout: Brepols, 2016, p. 75-88.
- V. BOUDON-MILLOT et A. PIETROBELLI. « Galien ressuscité : édition princeps du texte grec du *De propriis placitis* ». *Revue des Etudes Grecques* 118(1), 2005, p. 168-213.
- C. BRITAIN. *Philo of Larissa: The last of the academic sceptics*. New York: Oxford University Press, 2001.
- M. F. BURNYEAT. « Can the sceptic live his scepticism? », in M. Schofield, M. Burnyeat et J. Barnes (éds.), *Doubt and Dogmatism: Studies in Hellenistic Epistemology*. Oxford: Clarendon Press, 1980, p. 25-57.
- « The sceptic in his place and time », in R. Rorty, J. B. Schneewind et Q. Skinner (éds.), *Philosophy in History: Essays on the Historiography of Philosophy*. Cambridge: Cambridge University Press, 1984, p. 225-254.
- « Antipater and Self-refutation: Elusive Arguments in Cicero's *Academia* », in B. Inwood et J. Mansfeld (éds.), *Assent and Argument: Studies in Cicero's Academic Books*. Leiden: Brill, 1997, p. 277-310.
- P. COLLART. « Favorinus d'Arles », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 34(1), 1932, p. 23-31.
- T. CURTIS. « Genre and Galen's Philosophical Discourses », in P. Adamson, R. E. Hansberger et J. Wilberding (éds.), *Philosophical Themes in Galen*. London: Institute of Classical Studies, 2014, p. 39-59.
- M. CUVIGNY. « Plutarque et Épictète », *Actes du VIII^e Congrès de l'Association Guillaume Budé*, 1969, p. 560-566.
- P. DE LACY. « Plutarch and the Academic Sceptics », *The Classical Journal* 49(2), 1953, p. 79-85.
- « Galen's Response to Skepticism ». *Illinois Classical Studies* 16 (1/2), 1991, p. 283-306.
- P. L. DONINI. « Lo scetticismo academico, Aristotele e l'unità della tradizione platonica secondo Plutarco », in G. Cambiano (éd.), *Storiograia e dossograia nella ilosoia antica*. Torino: Tirrenia Stampatori, 1986, p. 203-226.
- F. FRAZIER. « Philosophie et religion dans la pensée de Plutarque: Quelques réflexions autour des emplois du mot πίστις », *Études platoniciennes* 5, 2008, p. 41-61.
- M. FREDE. « On Galen's Epistemology », in V. Nutton (éd.), *Galen: Problems and Prospects*. London: Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981, p. 65-86.
- « The Sceptic's Two Kinds of Assent and the Question of the Possibility of Knowledge », in R. Rorty, J. B. Schneewind et Q. Skinner (éds.), *Philosophy in History: Essays on the Historiography of Philosophy*. Cambridge: Cambridge University Press, 1984, p. 255-278.
- J. GLUCKER. *Antiochus and the late Academy*. Hypomnemata, Untersuchungen zur Antike und zu ihrem Nachleben, Heft 56. Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht, 1978.

- R. J. HANKINSON. « A Purely Verbal Dispute? Galen on Stoic and Academy Epistemology ». *Revue Internationale de Philosophie* 45(178), 1991a, p. 267-300.
- . « Galen on the foundations of science », in J. A. López Férez (éd.), *Galeno obra, pensamiento e influencia*. Madrid : Universidad Nacional de Educación a Distancia, 1991b, p. 15-29.
- A. M. IOPPOLO. « The Academic Position of Favorinus of Arelate ». *Phronesis* 38(2), 1993, p. 183-213.
- . « Gli Accademici “νεώτεροι” nel secondo secolo D. C. » *Méthexis* 15, 2002, p. 45-70.
- M. KOZLUK et J.-P. PITTION. « Une mystérieuse édition de Galien: les Opuscula varia édités par Théodore Goulston et Thomas Gataker (Londres, 1640) ». *Revue d'Histoire des Textes* 5, 2010, p. 295-306.
- A. A. LONG. « Ptolemy on the Criterion: an epistemology for the practising scientist », in J. Dillon et A. A. Long (éds.), *The Question of Eclecticism*. Berkeley: University of California Press, 1998, p. 176-207.
- C. LÉVY. « Middle Platonism and Skepticism: Plutarch and Favorinus », in Diego E. Machuca (éd.), *Skepticism: from Antiquity to the Present*. London: Bloomsbury Publishing, 2018, p. 114-124.
- I. MARQUARDT. « Zu Galen II. ἀρίστης διδασκαλίας », *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, 1873, p. 389-397.
- V. NUTTON. « The Galenic Codices of Theodore Goulston ». *Revue d'histoire des textes* 22, 1992, p. 259-268.
- J. OPSOMER. « Favorinus Versus Epictetus on the Philosophical Heritage of Plutarch : A Debate on Epistemology », in J. Mossman et E. Bowie (éds.), *Plutarch and his Intellectual World: Essays on Plutarch*. London: Duckworth in association with the Classical Press of Wales, 1997, p. 17-40.
- . *In Search of the Truth: Academic Tendencies in Middle Platonism*. Brussels: Paleis der Academiën, 1998.
- H. TARRANT. *Scepticism or Platonism? the Philosophy of the Fourth Academy*. Cambridge: Cambridge University Press, 1985.